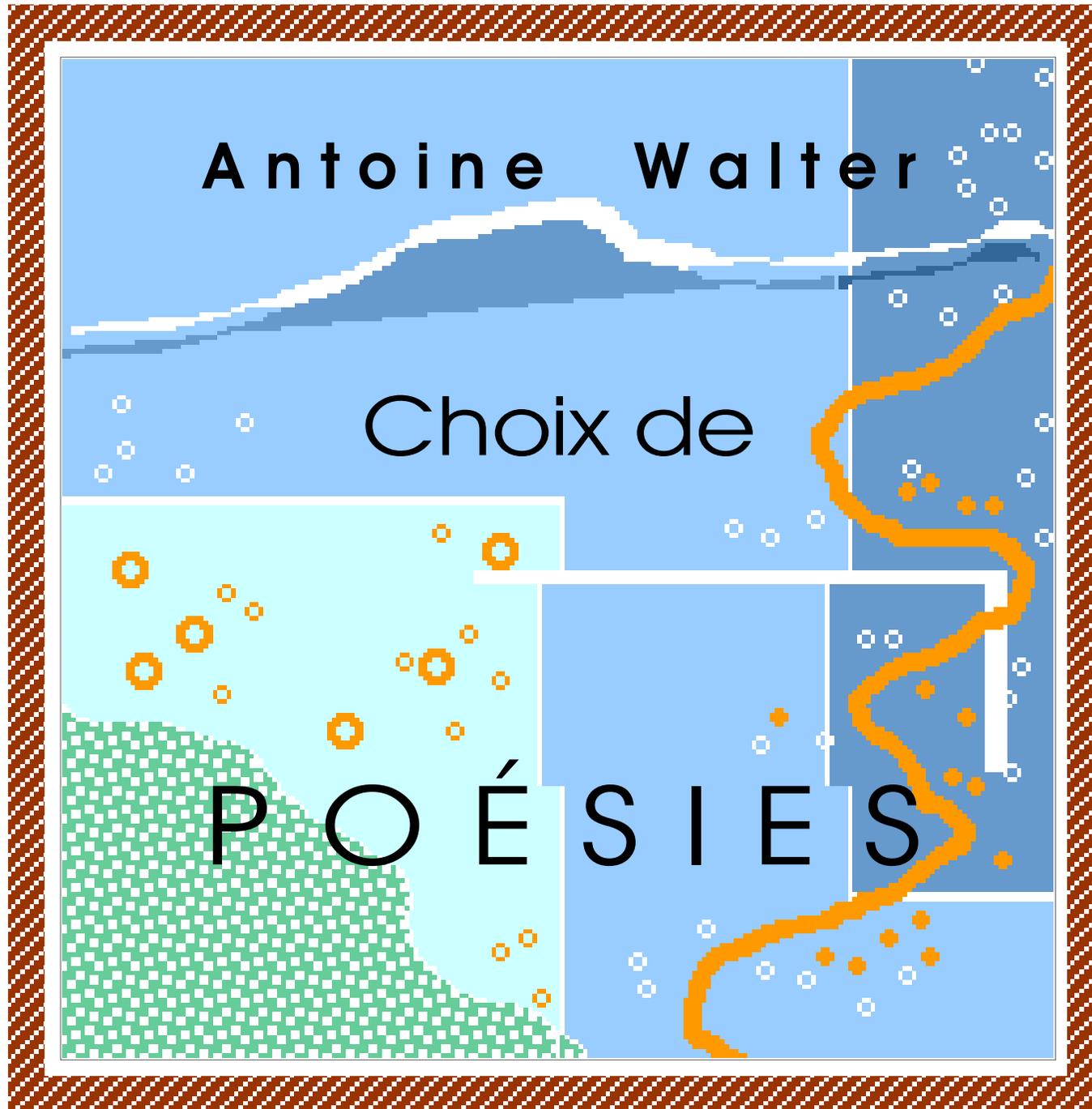


Antoine Walter

Choix de

POÉSIES





Aux Muses,

à tous les poètes
et au style de la morale

J'ai tendu des cordes de clocher à clocher ;
des guirlandes de fenêtre à fenêtre ;
des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse.

A Rimbaud.

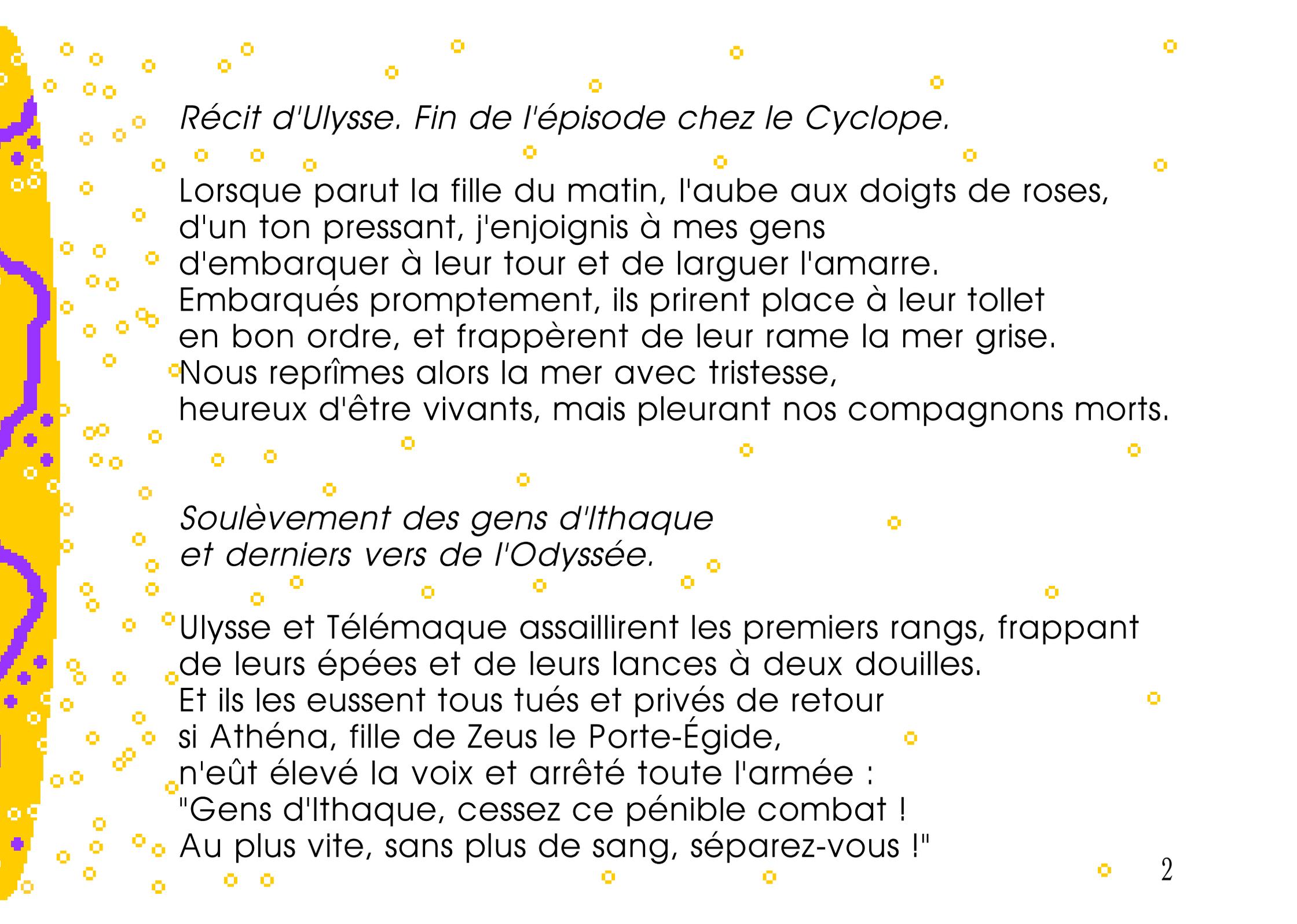
L'Odyssée

Homère

XI s. av.JC

Prologue. Le Poète prie la Muse.

O Muse, conte-moi l'aventure de l'Inventif :
celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra,
voyant beaucoup de villes, découvrant beaucoup d'usages,
souffrant beaucoup d'angoisses dans son âme sur la mer
pour défendre sa vie et le retour de ses marins
sans en pouvoir sauver un seul, quoi qu'il en eût :
par leur propre fureur ils furent perdus en effet,
ces enfants qui touchèrent aux troupeaux du dieu d'En Haut,
le Soleil qui leur prit le bonheur du retour ...
A nous aussi, Fille de Zeus, conte un peu ces exploits !



Récit d'Ulysse. Fin de l'épisode chez le Cyclope.

Lorsque parut la fille du matin, l'aube aux doigts de roses,
d'un ton pressant, j'enjoignis à mes gens
d'embarquer à leur tour et de larguer l'amarre.

Embarqués promptement, ils prirent place à leur toilet
en bon ordre, et frappèrent de leur rame la mer grise.

Nous reprîmes alors la mer avec tristesse,
heureux d'être vivants, mais pleurant nos compagnons morts.

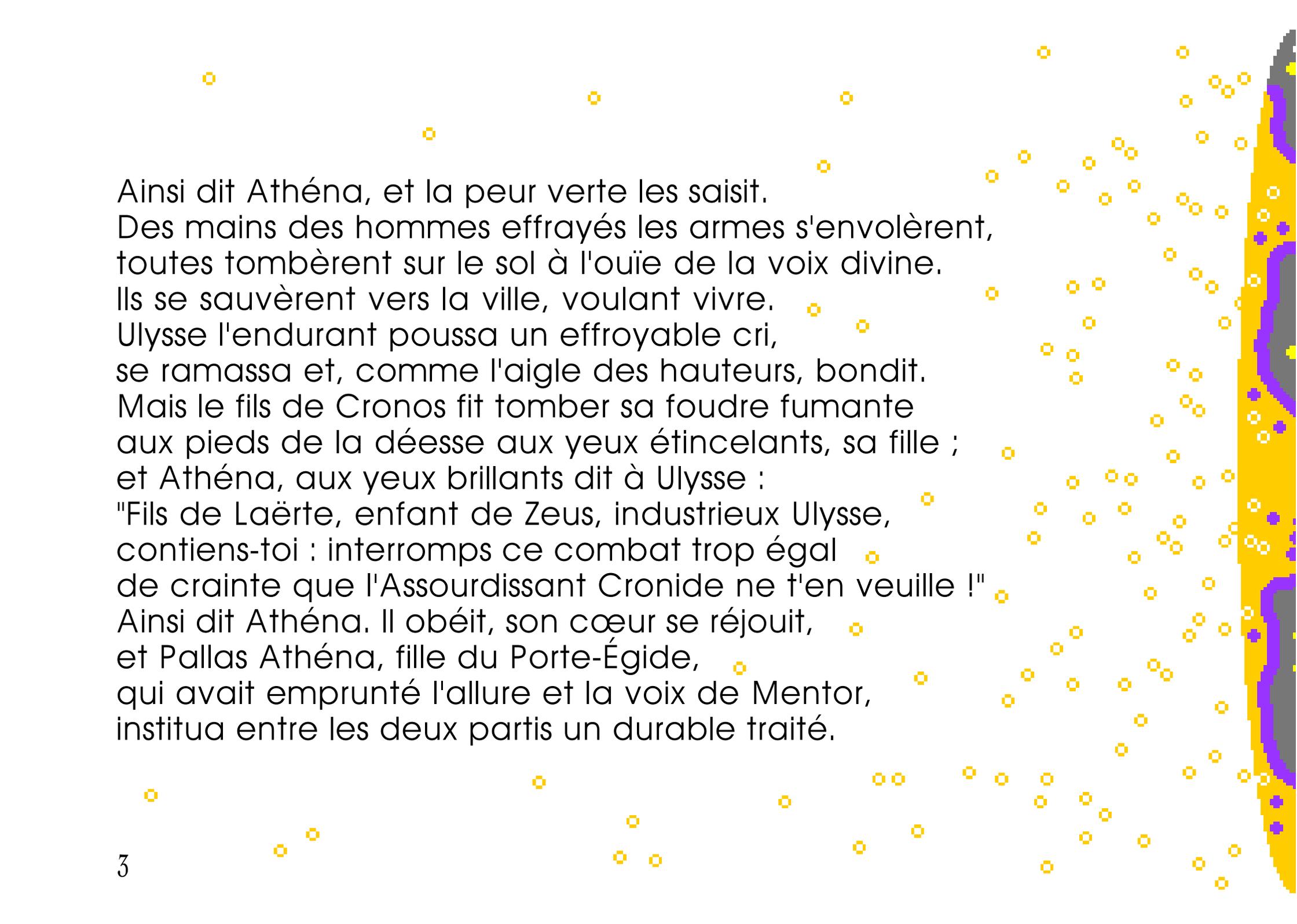
*Soulèvement des gens d'Ithaque
et derniers vers de l'Odyssée.*

Ulysse et Télémaque assaillirent les premiers rangs, frappant
de leurs épées et de leurs lances à deux douilles.

Et ils les eussent tous tués et privés de retour
si Athéna, fille de Zeus le Porte-Égide,
n'eût élevé la voix et arrêté toute l'armée :

"Gens d'Ithaque, cessez ce pénible combat !

Au plus vite, sans plus de sang, séparez-vous !"



Ainsi dit Athéna, et la peur verte les saisit.
Des mains des hommes effrayés les armes s'envolèrent,
toutes tombèrent sur le sol à l'ouïe de la voix divine.
Ils se sauvèrent vers la ville, voulant vivre.
Ulysse l'endurant poussa un effroyable cri,
se ramassa et, comme l'aigle des hauteurs, bondit.
Mais le fils de Cronos fit tomber sa foudre fumante
aux pieds de la déesse aux yeux étincelants, sa fille ;
et Athéna, aux yeux brillants dit à Ulysse :
"Fils de Laërte, enfant de Zeus, industrieux Ulysse,
contiens-toi : interromps ce combat trop égal
de crainte que l'Assourdissant Cronide ne t'en veuille !"
Ainsi dit Athéna. Il obéit, son cœur se réjouit,
et Pallas Athéna, fille du Porte-Égide,
qui avait emprunté l'allure et la voix de Mentor,
institua entre les deux partis un durable traité.

Cantique des cantiques

Roi Salomon

993-935 av.JC

Qu'il me baise des baisers de sa bouche !
Car ton amour vaut mieux que le vin,
Tes parfums ont une odeur suave ;
Ton nom est un parfum qui se répand ;
C'est pourquoi les jeunes filles t'aiment.
Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem,
Comme les tentes de Kédar,
Comme les pavillons de Salomon.
Ne prenez pas garde à mon teint noir :
C'est le soleil qui m'a brûlée.

Notre lit, c'est la verdure.
Les solives de nos maisons sont des cèdres.
Nos lambris sont des cyprès.

Je suis un narcisse de Saron, un lys des vallées.

Comme un lys au milieu des épines,
Telle est mon amie parmi les jeunes filles.

Comme un pommier au milieu des arbres de la forêt,
Tel est mon bien-aimé parmi les jeunes hommes.
J'ai désiré m'asseoir à son ombre,
Et son fruit est doux à mon palais.
Il m'a fait entrer dans la maison du vin ;
Et la bannière qu'il déploie sur moi, c'est l'amour.
Soutenez-moi avec des gâteaux de raisins,
Fortifiez-moi avec des coins ;
Car je suis malade d'amour.
Que sa main gauche soit sous ma tête,
Et que sa droite m'embrasse.

Je vous en conjure, filles de Jérusalem,
Par les gazelles et les biches des champs,
Ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour,
Avant qu'elle le veuille.

La Chanson de Roland

Vers 1100

Roland sent que la mort le pénètre,
Et de la tête vers le cœur lui descend.
Sous un pin il est allé en courant,
Sur l'herbe verte il s'est couché la face au sol.
Il met sous lui son épée et l'olifant.
Il tourne sa tête vers l'armée des païens :
Il fait cela parce qu'il tient absolument
À ce que Charles dise et tous ses gens
Qu'il est mort, le noble comte, en conquérant.
Il bat sa coulpe à petits coups répétés ;
Pour ses péchés à Dieu il offre son gant.

Roland sent que son temps est compté.
Face à l'Espagne il est sur un puy escarpé ;
De l'une de ses mains il bat sa poitrine :
"Mon Dieu, mea culpa, je m'en remets à ta puissance
Pour mes péchés, les grands et les petits,
Que j'ai faits depuis l'heure où je suis né
Jusqu'à ce jour où me voici blessé à mort."
Il a tendu à Dieu le gant de sa main droite :
Du ciel les anges descendent à lui.

Le comte Roland s'est couché sous un pin ;
Du côté de l'Espagne il a tourné son visage.
De plusieurs choses il se mit à se souvenir,
De tant de terres qu'il conquit en chevalier,
De douce France, des hommes de son lignage,
De Charlemagne, son seigneur, qui l'a élevé ;
Il ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en soupirer.
Mais il ne veut s'oublier lui-même,
Il bat sa coulpe, il implore la miséricorde divine :
"Vrai Père, qui jamais ne mentis,
Ressuscitas saint Lazare de la mort,
Et sauvas Daniel des lions,
Sauve mon âme de tous périls
Pour les péchés que je fis en ma vie."
De sa main droite il a tendu à Dieu son gant ;
Saint Gabriel de sa main l'a reçu.
Sur son bras il gardait la tête penchée ;
Les mains jointes il est allé à sa fin.
Dieu envoya son ange Chérubin
Et saint Michel du Péril de la Mer ;
En même temps qu'eux vint saint Gabriel.
L'âme du comte ils portent en paradis.

La complainte Rutebeuf

*A Alphonse de Poitier,
frère de Saint Louis.*

Rutebeuf

1225-1285

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés ?

Je crois qu'ils sont trop clair semés,
Ils ne furent pas bien semés
Et sont faillis.

De tels amis m'ont mal bailli,
Car dès que Dieu m'eut assailli
De maint côté,
N'en vis un seul en mon hôtel.
Je crois, le vent les a ôtés,
L'amour est morte,
Ce sont amis que vent emporte,
Et il ventait devant ma porte.

...

Rondeau

Ma fin est mon commencement
Et mon commencement ma fin.
Et souteneüre vraiment,
Ma fin est mon commencement.

Mes tiers chants trois fois seulement
Se retrograde et einsi fin.
Ma fin est mon commencement
Et mon commencement ma fin.

Guillaume de Machaut

1300 - 1377



Le chèvrefeuille

Lais

D'eux deux il en était ainsi
Comme du chèvrefeuille était
Qui au coudrier se prenait
Quand il s'est enlacé et pris
Et tout autour le fût s'est mis
Ensemble peuvent bien durer
Qui les veut après désunir
Fait tôt le coudrier mourir
Et le chèvrefeuille avec lui.
Belle amie, ainsi est de nous :
Ni vous sans moi, ni moi sans vous.

Marie de France

Seconde moitié du XII.s

Madrigal

Canzoniere LII - 1342

François Pétrarque

1304 - 1374

Diane à son amant ne plut pas davantage,
quand, par une semblable fortune,
il la vit toute nue au sein des ondes fraîches,
que ne m'a plu à moi la pastourelle sauvage et cruelle
occupée à laver ce voile gracieux
qui défend de l'aure les charmants et blonds cheveux,
tel qu'il me fait à présent,
quand le ciel en est embrasé,
frémir partout d'un froid amoureux.

Madrigal

François Pétrarque 1304 - 1374

Livre VIII - Claudio MonteVerdi 1567 - 1643

*Hor che 'ciel e la terra e 'l vento tace,
E le fere, e gli augelli il sonno affrena,
Notte il carro stellato in giro mena,
E nel suo letto il mar senz' onda giace ;*

*Voglio, penso, ardo, piango ; e chi mi sface
Sempre m'è innanzi per mia dolce pena :
Guerra è il mio stato, d'ira e di duol piena ;
E sol di lei pensando, ho qualche pace.*

*Così sol d'una chiara fonte viva
Move il dolce e l'amaro ond'io mi pasco :
Una man sola mi risana e punge ;
E perchè il mio martir non giunga a riva,
Mille volte il dì moro, e mille nasco,
Tanto della salute mia son lunge.*

Madrigal

François Pétrarque 1304 - 1374

Livre VIII - Claudio MonteVerdi 1567 - 1643

Maintenant que le ciel et la terre et le vent se taisent
Et que le sommeil enchaîne les bêtes et les oiseaux,
Que la nuit mène en cercles son char étoilé
Et que dans son lit la mer sans vagues se repose ;

Je veille, je pense, je brûle, je pleure, et qui me blesse
Toujours est devant moi, pour mon doux tourment :
La guerre est mon état, de colère et de deuil pleine
Et seulement en pensant à elle j'ai quelque paix.

Ainsi d'une même source claire et vive
Jaillissent le doux et l'amer dont je me nourris,
En une seule fois m'assainit et me poignarde,
Et parce que mon martyre ne rejoint pas la rive,
Mille fois le jour je meurs et mille fois je nais,
Tant de mon salut je me trouve éloigné.

Vision

Canzoniere CCCXXXV - 1342

François Pétrarque

1304-1374

Entre mille dames, j'en ai vu une naguère d'un aspect tel
que mon cœur fut assailli d'une amoureuse épouvante,
en la voyant sous sa véritable figure se révéler
semblable aux célestes esprits.

Il n'y avait en elle rien de terrestre ou de mortel,
non plus qu'en ceux à qui tout est indifférent, si ce n'est le ciel.
Mon âme, qui a brûlé si longuement et a grandi pour elle,
saisie de désir, ouvrit les deux ailes pour la suivre :

Mais elle était trop élevée pour le terrestre fardeau que je porte ;
bientôt elle échappa entièrement à mes regards,
et, quand j'y pense, je me sens encore glacé et stupéfait.

Ô belles, et sublimes, et splendides fenêtres
par où celle qui a mis bien du monde en deuil
a trouvé une voie pour entrer dans un si beau corps !

Rondeau

Charles d'Orléans

1394-1465

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil luyant, cler et beau.

Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent, en livree jolie,
Gouttes d'argent d'orfaverie,
Chascun s'habille de nouveau :
Le temps a laissié son manteau.

L'Épitaphe

François Villon

1431-1489

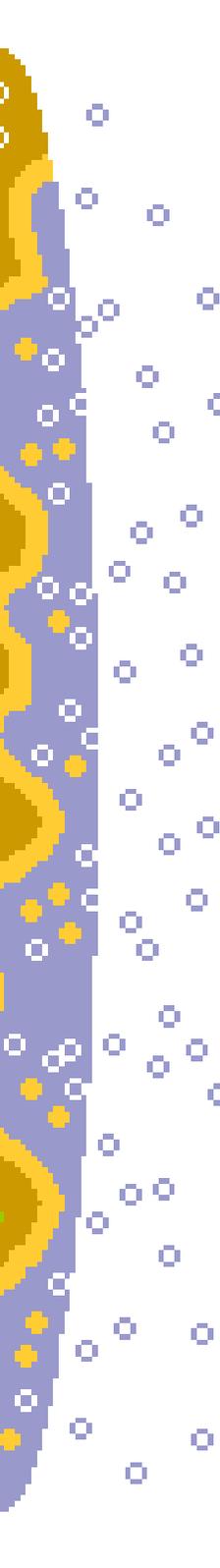
Frères humains qui après nous vivez,
N'ayez les cuers contre nous endurcis,
Car, si pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plus tost de vous mercis.
Vous nous voiez cy attachez cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devoree et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Si freres vous clamons, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoy que fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous hommes n'ont pas bon sens rassis ;
Excusez-nous, puisque sommes transsis,
Envers le Fils de la Vierge Marie,

Que sa grâce ne soit pour nous tarie,
Nous préservant de l'infemale fouldre.
Nous sommes mors, âme ne nous harie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechies et noircis ;
Pies, corbeaux, nous ont les yeux cavez,
Et arrachié la barbe et les sourcils.
Jamais nul temps nous ne sommes assis ;
Puis ça, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oiseaux que dez à couldre.
Ne soiez donc de notre confrairie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,
Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :
A luy n'avons que faire ni que souldre.
Hommes, icy n'a point de mocquerie ;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !



De soy mesme
Épigrammes

Clément Marot
1495-1544

Plus ne suis ce que j'ay esté,
Et ne le sçauois jamais estre.
Mon beau printemps et mon esté
Ont fait le sault par la fenestre.

Amour, tu as esté mon maistre :
Je t'ai servi sur tous les dieux.
O si je pouvois deux fois naistre,
Comme je te seruirois mieulx !

Chant sur la naissance de Jean

Fils de l'auteur

Charles Fontaine

1505-1588

Petit enfant, peux-tu le bien venu
Estre sur terre, où tu n'apportes rien ?
Mais où tu viens comme un petit ver nu ?
Tu n'as ni drap, ni linge qui soit tien,
Or, ni argent, ni aucun bien terrien :
A père et mère apportes seulement
Peine et souci ; et voilà tout ton bien.
Petit enfant, tu viens bien pauvrement !

De ton honneur ne veuil plus estre chiche,
Petit enfant de grand bien puissant,
Tu viens au monde aussi grand, aussi riche,
Comme le roi, et aussi florissant.
Ton héritage est le ciel splendissant ;
Tes serviteurs sont les anges sans vice ;
Ton trésorier, c'est le Dieu tout puissant ;
Grace divine est ta mère nourrice.

À Cassandre

Premier livre des Odes XVII - 1550

Pierre de Ronsard

1524-1585

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au Soleil
A point perdu ceste vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! Voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las ! Las ! Ses beautez laissé cheoir !
A vrayment marâstre Nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que de matin jusques au soir.

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Ode de l'avant-venue
du printemps

Pierre de Ronsard
1524-1585

Toreau qui dessus ta crope
Enlevas la belle Europe
Parmy les voyes de l'eau,
Heurte du grand Ciel la borne,
Et descrouille de ta corne
Les portes de l'an nouveau.

(...)

Amours de Marie

Second livre des Amours - 1556

Pierre de Ronsard

1524-1585

Marie, levez-vous, ma jeune paresseuse,
Ja la gaye alouette au ciel a fredonné,
Et ja le rossignol doucement jargoné
Dessus l'espine assis sa complainte amoureuse.

Sus debout ! allon voir l'herbelette perleuse,
Et vostre beau rosier de boutons couronné,
Et vos oeillets mignons ausquels aviez donné
Hier au soir, de l'eau d'une main si songeuse.

Harsoir en vous couchant vous jurastes vos yeux
D'estre plus-tost que moy ce matin esveillée ;
Mais le dormir de l'Aube aux filles gracieux

Vous tient d'un doux sommeil encor les yeux sillée.
Ça ! ça ! que je les baise et vostre beau tetin
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

Sur la mort de Marie

Second livre des Amours - 1556

Pierre de Ronsard

1524-1585

Comme on voit sur la branche au mois de may la rose,
En sa belle jeunesse, en sa premiere fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'Aube de ses pleurs au poinct du jour l'arrose ;

La grace dans sa feuille, et l'amour se repose,
Embrasmant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais batue ou de pluye, ou d'excessive ardeur,
Languissante elle meurt, feuille à feuille declose.

Ainsi en ta premiere et jeune nouveauté,
Quand la Terre et le Ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes.

Pour obseques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif et mort ton corps ne soit que roses.

Cesse tes pleurs, mon livre

◦ Premier livre des amours - 1552

Pierre de Ronsard

◦ 1524-1585

Cesse tes pleurs, mon livre : il n'est pas ordonné
Du Destin, que moy vif, tu sois riche de gloire,
Avant que l'homme passe outre la rive noire,
L'honneur de son travail ne luy est point donné.

Quelqu'un, après mille ans, de mes vers estonné,
Voudra dedans mon Loir, comme en Permesse, boire,
Et voyant mon pays, à peine pourra croire
Que d'un si petit lieu tel Poète soit né.

Pren, mon livre, pren cœur : la vertu precieuse
De l'homme, quand il vit, est toujours odieuse ;
Après qu'il est absent, chacun le pense un Dieu.

La rancœur nuit toujours à ceux qui sont en vie ;
◦ Sur les vertus d'un mort elle n'a plus de lieu,
Et la postérité rend l'honneur sans envie.

Cent et cent fois penser

Premier livre des Amours XXII - 1552

Pierre de Ronsard

1524-1585

Cent et cent fois penser un penser mesme,
À deux beaux yeux montrer à nud son cœur,
Boire tousjours d'une amère liqueur,
Manger tousjours d'une amertume extrême,

Avoir et l'ame et le visage blême,
Plus soupirer moins flechir la rigueur,
Mourir d'ennuy receler sa langueur,
Du vueil d'autruy des loix faire à soymême :

Un court despit une aimantine foy,
Aimer trop mieux son ennemy que soy,
Se peindre au front mille vaines figures :

Vouloir crier et n'oser respirer,
Espérer tout et se deseperer,
Sont de ma mort les plus certains augures.

Si seulement l'image

Premier livre des Amours XCI - 1552

Pierre de Ronsard

1524-1585

Si seulement l'image de la chose
Fait à nos yeux la chose concevoir,
Et si mon œil n'a puissance de voir,
Si quelque objet au devant ne s'oppose :

Que ne m'a fait celui qui tout compose,
Les yeux plus grands, à fin de mieux pouvoir
En leur grandeur la grandeur recevoir
Du simulacre où ma vie est enclose ?

Certes le Ciel trop ingrat de son bien,
Qui seul la fit, et qui seul veit combien
De sa beauté divine estoit l'idée,

Comme jaloux d'un bien si précieux,
Silla le monde et m'aveugla les yeux,
Pour de luy seul seule estre regardée.

Pren ceste rose aimable

Premier livre des Amours XCVI - 1552

Pierre de Ronsard

1524-1585

Pren ceste rose aimable comme toy,
Qui sers de rose aux roses les plus belles,
Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles,
Dont la senteur me ravist tout de moy.

Pren ceste rose, et ensemble reçooy
Dedans ton sein mon cœur qui n'a point d'ailes :
Il est constant, et cent playes cruelles
N'ont empesché qu'il gardast sa foy.

La rose et moy differons d'une chose :
Un Soleil voit naistre et mourir la rose,
Mille Soleils ont veu naistre m'amour,

Dont l'action jamais ne se repose.
Que pleust à Dieu que telle amour enclose
Comme une fleur, ne m'eust duré qu'un jour.

J'ay cent mille tourmens
Second livre des Amours XXXVII - 1556

Pierre de Ronsard
1524-1585

J'ay cent mille tourmens, et n'en voudrois moins d'un,
Tant ils sont plaisans pour vous belle maistresse :
Un fascheux desplaisir me vaut une liesse,
Et jamais vostre orgueil ne me fut importun.

Je suis bien asseuré que si jamais aucun
Fut heureux en servant une humaine Deese,
Sur tous les amoureux heureux je me confesse,
Et ne veux point ceder en bon-heur à quelcun.

Plus je suis abaissé plus j'espere de gloire :
Plus je suis en l'obscur plus j'espere de jour.
Il vaut trop mieux mourir pour si belle victoire,

Que de gagner ailleurs ce bon enfant Amour.
Je jure par ses traits, et je le veux bien croire,
Qu'il blanchist et noircist ma fortune à son tour.

Comme une belle fleur

Sonnets pour Hélène 1er livre XLIV - 1578

Pierre de Ronsard

1524-1585

Comme une belle fleur assise entre les fleurs,
Mainte herbe vous cueillez en la saison plus tendre,
Pour me les envoyer, et pour soigneuse apprendre
Leurs noms et qualitez, especes et valeurs.

Estoit-ce point afin de guarir mes douleurs,
Ou de faire ma playe amoureuse reprendre ?
Ou bien s'il vous plaisoit par charmes entreprendre
D'ensorceler mon mal, mes flames et mes pleurs ?

Certes je croy que non : nulle herbe n'est maistresse
Contre le coup d'Amour envieilly par le temps.
C'estoit pour m'enseigner qu'il faut dés la jeunesse,

Comme d'un usufruit, prendre son passetemps :
Que pas à pas nous suit l'importune vieillesse,
Et qu'Amour et les fleurs ne durent qu'un Printemps.

Maîtresse, embrasse-moi

Sonnets pour Hélène de Surgère 1er livre - 1578

Pierre de Ronsard

1524-1585

Maîtresse, embrasse-moi, baise-moi, serre-moi,
Haleine contre haleine, échauffe-moi la vie,
Mille et mille baisers donne-moi je te prie,
Amour veut tout sans nombre, amour n'a point de loi.

Baise et rebaise-moi ; belle bouche, pourquoi
Te gardes-tu là-bas, quand tu seras blêmie,
À baiser de Pluton ou la femme ou l'amie,
N'ayant plus ni couleur, ni rien semblable à toi ?

En vivant presse-moi de tes lèvres de roses ;
Bégaye en me baisant, à lèvres demi-closes
Mille mots tronçonnés, mourant entre mes bras.

Je mourrai dans les tiens, puis, toi ressuscitée,
Je ressusciterai ; allons ainsi là-bas,
Le jour tant soit-il court vaut mieux que la nuitée.

Te regardant assise

Sonnets pour Hélène Premier Livre XVI

Pierre de Ronsard

1524-1585

Te regardant assise auprès de ta cousine,
Belle comme une Aurore, et toi comme un Soleil,
Je pensai voir deux fleurs d'un même teint pareil,
Croissantes en beauté, l'une à l'autre voisine.

La chaste, sainte, belle et unique Angevine,
Vite comme un éclair sur moi jeta son œil,
Toi, comme paresseuse et pleine de sommeil,
D'un seul petit regard tu ne m'estimas digne.

Tu t'entretenais seule, au visage abaissé,
Pensive toute à toi, n'aimant rien que toi-même,
Dédaignant un chacun d'un sourcil ramassé,

Comme une qui ne veut qu'on la cherche ou qu'on l'aime.
J'eus peur de ton silence, et m'en allai tout blême,
 Craignant que mon salut n'eût ton œil offensé.

Je voy mille beautez

Sonnets pour Hélène Second livre L - 1578

Pierre de Ronsard

1524-1585

Je voy mille beautez, et si n'en voy pas-une
Qui contente mes yeux : seule vous me plaisez,
Seule quand je vous voy, mes Sens vous appaisez :
Vous estes mon Destin, mon Ciel, et ma Fortune,

Ma Venus mon Amour ma Charité ma brune,
Qui tous bas pensemens de l'esprit me rasez,
Et de belles vertus l'estomac m'embrasez,
Me soulevant de terre au cercle de la Lune.

Mon œil de vos regards goulûment se replaist :
Tout ce qui n'est pas vous luy fasche et luy deplaist,
Tant il a par usance accoustumé de vivre

De vostre unique douce agréable beauté.
S'il pêche contre vous affamé de vous suivre,
Ce n'est de son bon gré c'est par nécessité.

Je veux lire en trois jours

Pierre de Ronsard

1524-1585

Je veux lire en trois jours l'Illiade d'Homere,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moy :
Si rien me vient troubler, je t'assure ma foy,
Tu sentiras combien pesante est ma colere.

Je ne veux seulement que nostre chambriere
Vienne faire mon lit, ton compagnon, ny toy ;
Je veux trois jours entiers demeurer à requoy,
Pour follastrer après, une sepmaine entiere.

Mais si quelqu'un venoit de la part de Cassandre,
Ouvre-luy tost la porte, et ne le fais attendre,
Soudain entre en ma chambre, et me vien accoustrer.

Je veux tant seulement à luy seul me monstrier :
Au reste, si un dieu vouloit pour moy descendre
Du ciel, ferme la porte, et ne le laisse entrer.

Ciel, air et vents
Les Amours de Cassandre LXVI

Pierre de Ronsard
1524-1585

Ciel, air et vents, plains et monts découverts,
Tertres vineux et forêts verdoyantes,
Rivages tors et sources ondoyantes,
Taillis rasés et vous bocages verts,

Antres moussus à demi-fronts ouverts,
Prés, boutons, fleurs et herbes rousoyantes,
Vallons bossus et plages blondoyantes,
Et vous rochers, les hôtes de mes vers,

Puisqu'au partir, rongé de soin et d'ire,
À ce bel œil adieu je n'ai su dire,
Qui près et loin me détient en émoi,

Je vous supplie, Ciel, air, vents, monts et plaines,
Taillis, forêts, rivages et fontaines,
Antres, prés, fleurs, dites-le lui pour moi.

Je n'ai plus que les os

Derniers vers

Pierre de Ronsard

1524-1585

Je n'ai plus que les os, un squelette je semble,
Décharné, dénervé, démusclé, dépoulpé,
Que le trait de la mort sans pardon a frappé ;
Je n'ose voir mes bras que de peur je ne tremble.

Appolon et son fils, deux grand maîtres ensemble,
Ne me sauraient guérir, leur métier m'a trompé ;
Adieu, plaisant soleil ! Mon œil est étoupé,
Mon corps s'en va descendre où tout se désassemble.

Quel ami, me voyant en ce point dépouillé,
Ne remporte au logis un œil triste et mouillé,
Me consolant au lit et me baisant la face,

En essuyant mes yeux par la mort endormis ?
Adieu, chers compagnons ! Adieu, mes chers amis !
Je m'en vais le premier vous préparer la place.



À son âme
Dernier vers

Pierre de Ronsard
1524-1585

Amelette Ronsardelette,
Mignonnelette, doucelette,
Tres-chere hotesse de mon corps,

Tu descens là-bas foiblelette,
Pasle, maigrelette, seulette,
Dans le froid royaume des mors ;

Toutefois simple, sans remors
De meurtre, poison, ou rancune,
Méprisant faveurs et tresors

Tant enviez par la commune.
Passant, j'ay dit : suy ta fortune,
Ne trouble mon repos, je dors.

Heureux qui, comme Ulysse

Les regrets XXXI - 1558

Joachim du Bellay

1525-1560

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme celuy là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son age !

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminee, et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le séjour qu'ont basty mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,

Plus mon Loyre Gaulois que le Tibre Latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

France, mère des arts

Les regrets IX - 1558

Joachim du Bellay

1525-1560

France, mere des arts, des armes et des loix,
Tu m'as nourry long temps du laict de ta mamelle :
Ores, comme un aigneau qui sa nourrisse appelle,
Je remplis de ton nom les antres et les bois.

Si tu m'as pour enfant advoué quelquefois,
Que ne me respons-tu maintenant, o cruelle ?
France, France, respons à ma triste querelle.
Mais nul, sinon Echo, ne respond à ma voix.

Entre les loups cruels j'erre parmy la plaine,
Je sens venir l'hyver, de qui la froide haleine
D'une tremblante horreur fait herisser ma peau.

Las, tes autres aigneaux n'ont faute de pasture.
Ils ne craignent le loup, le vent ny la froidure :
Si ne suis-je pourtant le pire du troppeau.

Comme l'on void de loing

Joachim du Bellay

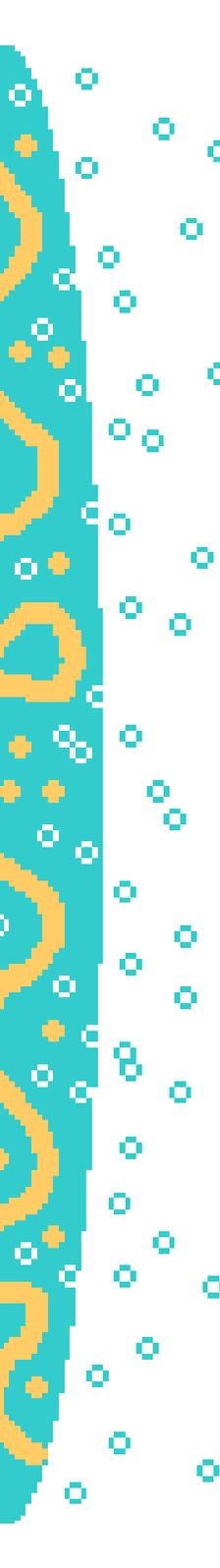
1525-1560

Comme l'on void de loing sur la mer courroucée
Une montaigne d'eau d'un grand branle ondoyant,
Puis trainant mille flotz, d'un gros choc abboyant
Se crever contre un roc, où le vent l'a poussée :

Comme on void la fureur par l'Aquillon chassée
D'un sifflement aigu l'orage tournoyant,
Puis d'une aile plus large en l'air esbanoyant
Arrester tout à coup sa carrière lassée :

Et comme on void la flamme ondoyant en ces lieux
Se rassembler en un, s'aguiser vers les cieux,
Puis tomber languissante : ainsi parmy le monde

Erra la Monarchie : et croissant tout ainsi
Qu'un flot, qu'un vent, qu'un feu, sa course vagabonde
Par un arrest fatal s'est venu perdre icy.



Si nostre vie

L'Olive - CXIII

Joachim du Bellay

1525-1560

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'eternel, si l'an qui faict le tour
Chasse noz jours sans espoir de retour,
Si perissable est toute chose née,

- Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,
Si pour voler en un plus clair séjour
Tu as au dos l'aele bien empanée ?

- La est le bien que tout esprit desire,
La, le repos ou tout le monde aspire,
La est l'amour, la, le plaisir encore.

La, ô mon ame, au plus hault ciel guidée,
Tu y pourras recongnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

Nouveau venu

Antiquitez de Rome - 1558

Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'apperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcz que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

Voy quel orgueil, quelle ruine : et comme
Celle qui mist le monde sous ses loix,
Pour donter tout, se donta quelquefois,
Et devint proye au temps, qui tout consume.

Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome. O mondaine inconstance !
Ce qui est ferme, est par le temps destruit,
Et ce qui fuit, au temps fait resistance.

Joachim du Bellay

1525-1560

On voit mourir toute chose

Sonnets - 1556

Louise Labé

1526-1565

On voit mourir toute chose animée,
Lors que du corps l'âme subtile part :
Je suis le corps, toi la meilleure part :
Où es-tu donc, ô âme bien aimée ?

Ne me laissez pas si longtemps pâmée :
Pour me sauver après viendrais trop tard.
Las ! ne mets point ton corps en ce hasard :
Rends-lui sa part et moitié estimée.

Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre et revue amoureuse,
L'accompagnant, non de sévérité,

Non de rigueur, mais de grâce amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à présent favorable.

Baise m'encore

Sonnets 1556

Baise m'encor, rebaise moy et baise :
Donne m'en un de tes plus savoureux,
Donne m'en un de tes plus amoureux :
Je t'en rendray quatre plus chauds que braise.

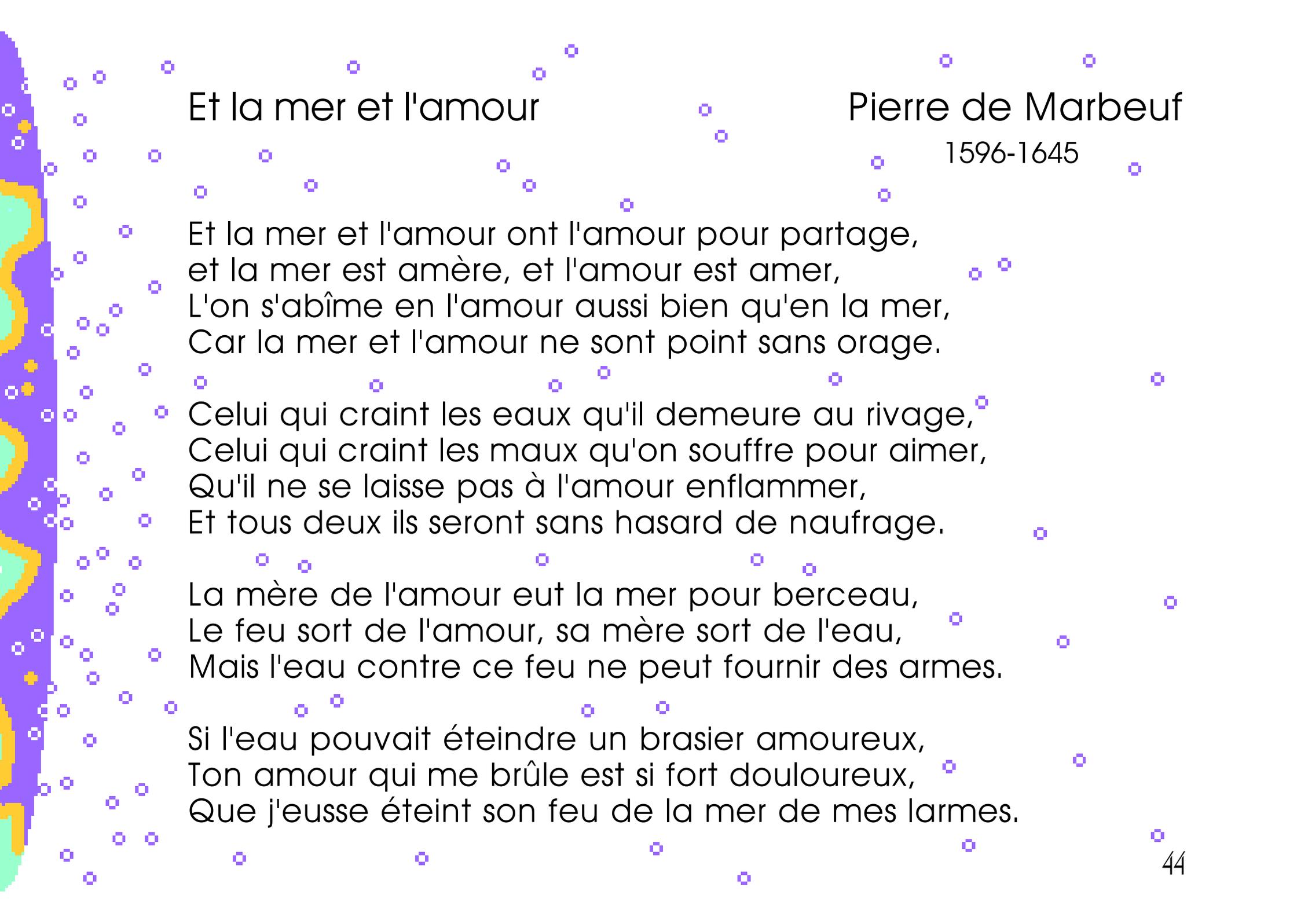
Las, te plains tu ? ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureux
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suivra.
Chacun en soy et son ami vivra.
Permetts m'amour penser quelque folie :

Toujours suis mal, vivant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie.

Louise Labé

1526-1565



Et la mer et l'amour

Pierre de Marbeuf

1596-1645

Et la mer et l'amour ont l'amour pour partage,
et la mer est amère, et l'amour est amer,
L'on s'abîme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
Car la mer et l'amour ne sont point sans orage.

Celui qui craint les eaux qu'il demeure au rivage,
Celui qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflammer,
Et tous deux ils seront sans hasard de naufrage.

La mère de l'amour eut la mer pour berceau,
Le feu sort de l'amour, sa mère sort de l'eau,
Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.

Si l'eau pouvait éteindre un brasier amoureux,
Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
Que j'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.

Épitaphe d'Élisabeth Ranquet

Pierre Corneille

1606-1684

Ne verse point de pleur sur cette sépulture,
Passant : Ce lit funèbre est un lit précieux,
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure ;
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer le droit à la nature,
Son âme, s'élevant au delà de ses yeux,
Avait au Créateur uni la créature ;
Et marchant sur la terre, elle était dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse :
L'humilité, la peine était son allégresse ;
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

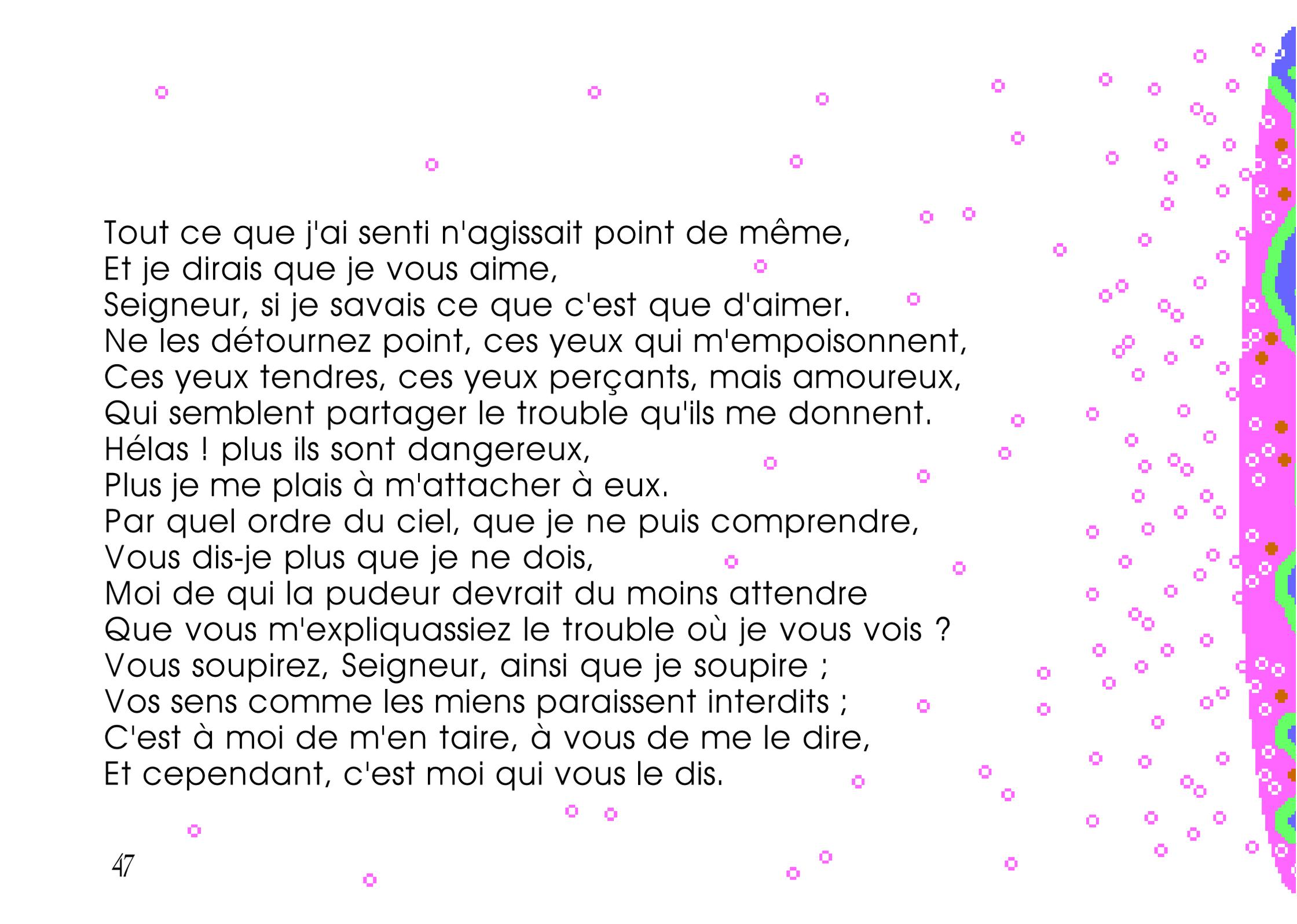
Psyché

Acte III, scène 3

Pierre Corneille

1606-1684

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !
Et que s'il a quelque poison,
Une âme aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindrait la guérison !
A peine je vous vois, que mes frayeurs cessées
Laissent évanouir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance ;
De la compassion les chagrins innocents
M'en ont fait sentir la puissance ;
Mais je n'ai point encore senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,
Que je n'en conçois point d'alarme ;
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmé.



Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournes point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Hélas ! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher à eux.
Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,
Vous dis-je plus que je ne dois,
Moi de qui la pudeur devrait du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?
Vous soupirez, Seigneur, ainsi que je soupire ;
Vos sens comme les miens paraissent interdits ;
C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire,
Et cependant, c'est moi qui vous le dis.

La montagne qui accouche

Fables

Jean de La Fontaine

1621-1695

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait, sans faute,
D'une citée plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

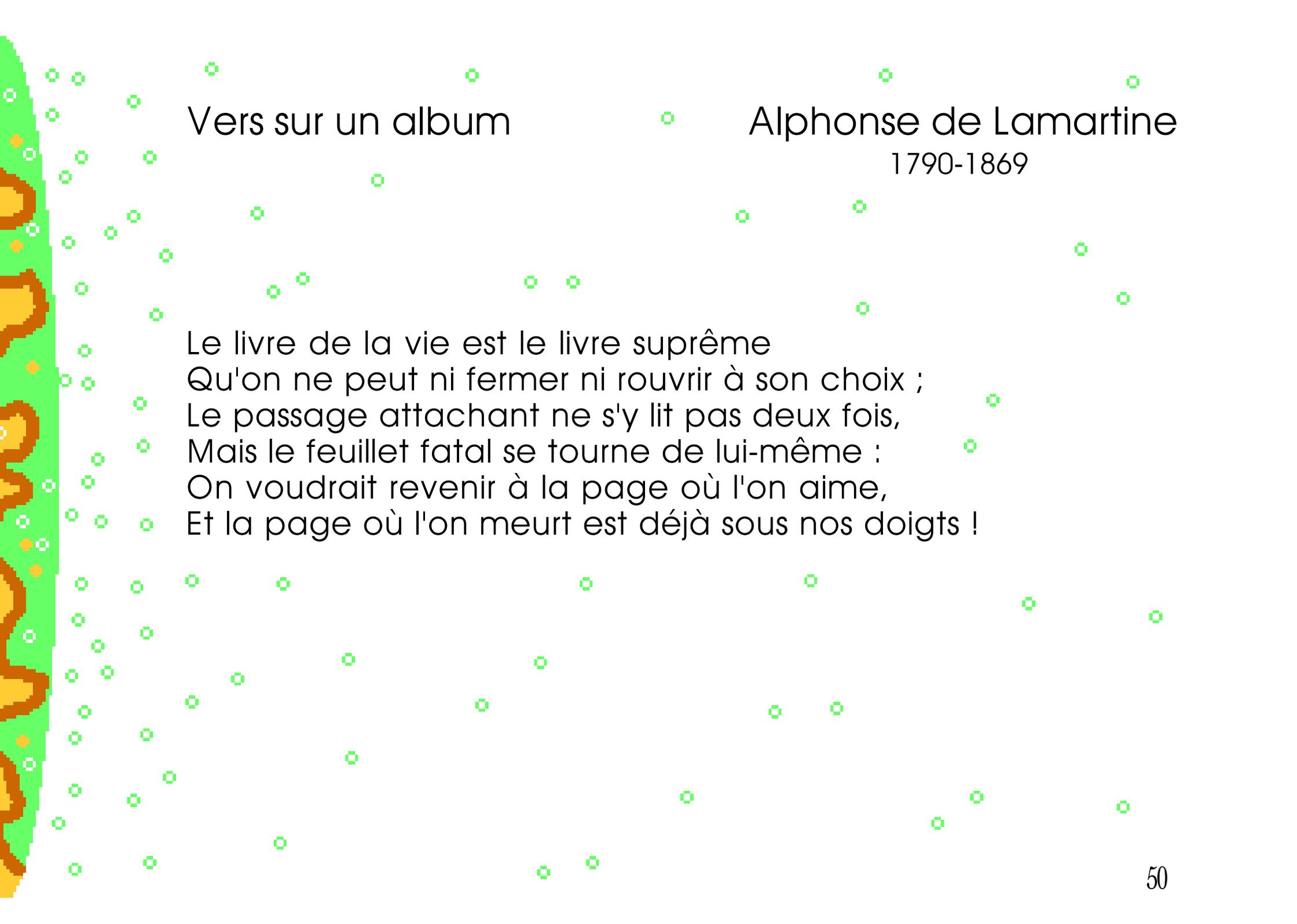
Quand je songe à cette fable
Dont le récit est menteur
Et le sens véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : "Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre."
C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

L'absence
Fragments

Marceline Desbordes-Valmore
1786-1859

Quand je me sens mourir du poids de ma pensée,
Quand sur moi tout mon sort assemble sa rigueur,
D'un courage inutile affranchie et lassée,
Je me sauve avec toi dans le fond de mon cœur !

Je ne sais ; mais je crois qu'à tes regrets rendue,
Dans ces seuls entretiens tu m'as bien entendue.
Tu ne dis pas : "Ce soir !" Tu ne dis pas : "Demain !"
Non ! mais tu dis : "Toujours" en pleurant sur ma main.



Vers sur un album

Alphonse de Lamartine

1790-1869

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix ;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même :
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts !

Le papillon
Nouvelles méditations

Alphonse de Lamartine
1790-1869

Naître avec le printemps, mourir avec les roses :
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles :
Voilà du papillon le destin enchanté.
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

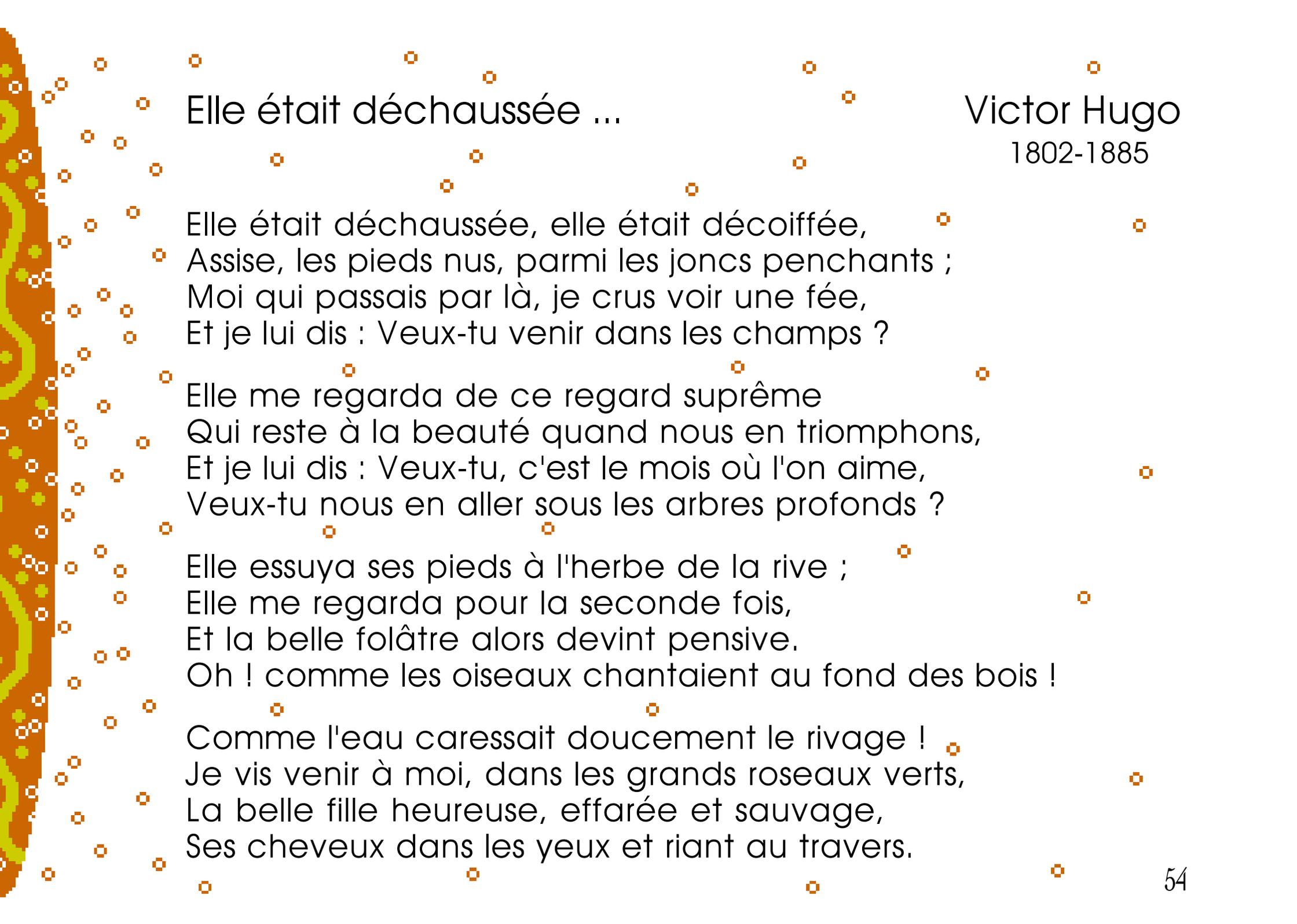
Le mendiant

Victor Hugo

1802-1885

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent.
Je cognai sur ma vitre ; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville.
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu.
Je lui criai : "Venez vous réchauffer un peu.
Comment vous nommez-vous ?" Il me dit : "Je me nomme
Le pauvre." Je lui pris la main : "Entrez, brave homme."
Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid ; il me parlait,
Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.

"Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée." Il s'approcha du feu.
Son manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur des braises,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé,
D'où ruisselait la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières,
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure où je voyais des constellations.



Elle était déchaussée ...

Victor Hugo

1802-1885

Elle était déchaussée, elle était décoiffée,
Assise, les pieds nus, parmi les joncs penchants ;
Moi qui passais par là, je crus voir une fée,
Et je lui dis : Veux-tu venir dans les champs ?

Elle me regarda de ce regard suprême
Qui reste à la beauté quand nous en triomphons,
Et je lui dis : Veux-tu, c'est le mois où l'on aime,
Veux-tu nous en aller sous les arbres profonds ?

Elle essuya ses pieds à l'herbe de la rive ;
Elle me regarda pour la seconde fois,
Et la belle folâtre alors devint pensive.
Oh ! comme les oiseaux chantaient au fond des bois !

Comme l'eau caressait doucement le rivage !
Je vis venir à moi, dans les grands roseaux verts,
La belle fille heureuse, effarée et sauvage,
Ses cheveux dans les yeux et riant au travers.

Puisque j'ai mis ma lèvre ...

Les chants du crépuscule

Victor Hugo

1802-1885

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;
Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ...

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre asile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus d'un feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

Demain, dès l'aube ...

Les contemplations - 1856

Victor Hugo

1802-1885

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne peux demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Vers dorés Les Chimères - 1854
Eh quoi ! tout est sensible — Pythagore

Gérard de Nerval
1808-1855

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant ;
Chaque fleur est une âme à la Nature éclosée ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
"Tout est sensible !" Et tout sur ton être est puissant.

Crains, dans un mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché ...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché ;
Et comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

El Desdichado
Les Chimères - 1854

Gérard de Nerval
1808-1855

Je suis le Ténébreux, — le Veuf, — l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule *Étoile* est morte, — et mon luth constellé
Porte le *Soleil noir* de la *Mélancolie*.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'a consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La *fleur* qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.

Suis-je Amour ou Phébus ? ... Lusignan ou Biron ?
Mon front est rouge encore du baiser de la Reine ;
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Syrène ...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron ;
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée.

Fantaisie

La Bohème galante - 1832

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber,
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets !

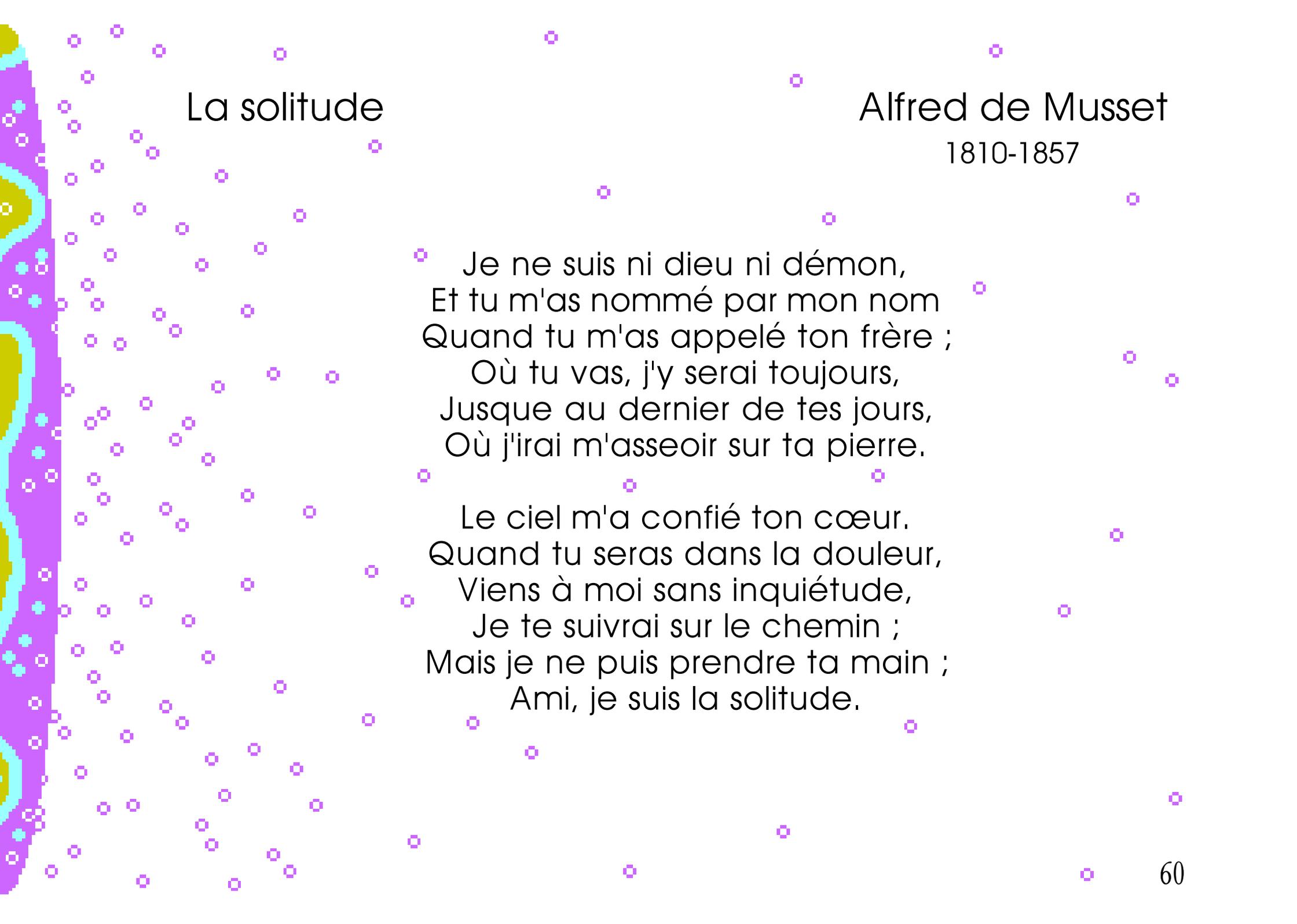
Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize ... Je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit,

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre les fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens ...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue ! — et dont je me souviens !

Gérard de Nerval

1808-1855



La solitude

Alfred de Musset

1810-1857

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère ;
Où tu vas, j'y serai toujours,
Jusque au dernier de tes jours,
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur.
Quand tu seras dans la douleur,
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin ;
Mais je ne puis prendre ta main ;
Ami, je suis la solitude.

Élévation

Spleen et idéal - 1857

Charles Baudelaire

1821-1867

Au-dessus des étangs, au dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillonnes gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides,
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
Heureux celui qui peut, d'une aile vigoureuse,
S'élançer vers les champs lumineux et sereins !

Celui dont les pensées, comme des alouettes,
Vers les cieus le matin prennent un libre essor,

— Qui plane sur la vie et comprend sans effort
61 Le langage des fleurs et des choses muettes !

Correspondances

Spleen et idéal - 1857

Charles Baudelaire

1821-1867

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme des hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphant,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

L'Ennemi

Spleen et idéal - 1857

Charles Baudelaire

1821-1867

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé ça et là par de brillants soleils ;
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils.

Voilà que j'ai touché à l'automne des idées,
Et qu'il faut employer la pelle et les râpeaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées,
Où l'eau creuse des trous grands comme des tombeaux.

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve
Trouveront dans ce sol lavé comme une grève
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ?

— O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !

A une passante

Tableaux parisiens - 1861

Charles Baudelaire

1821-1867

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douleur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair ... puis la nuit ! — Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

La mort des amants

La Mort - 1855

Charles Baudelaire

1821-1867

Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères,
Des divans profonds comme des tombeaux,
Et d'étranges fleurs sur des étagères,
Écloses pour nous sous des ciels plus beaux.

Usant à l'envi leurs chaleurs dernières,
Nos deux cœurs seront deux vastes flambeaux,
Qui réfléchiront leurs doubles lumières
Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux.

Un soir fait de rose et de bleu mystique,
Nous échangerons un éclair unique,
Comme un long sanglot, tout chargé d'adieux ;

Et plus tard un Ange, entrouvrant les portes,
Viendra ranimer, fidèle et joyeux,
Les miroirs ternis et les flammes mortes.

L'invitation au voyage

Spleen et idéal - 1855

Charles Baudelaire

1821-1867

Mon enfant, ma sœur
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillants à travers leurs larmes.
Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants, / Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs / Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,
Les riches plafonds, / Les miroirs profonds,
La splendeur orientale, / Tout y parlerait
A l'âme en secret / Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux / Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir / Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants / Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ; / Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Recueillement

Nouvelles Fleurs du Mal VII

Charles Baudelaire

1821-1867

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi tranquille.
Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.

Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,

Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;

Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.

La beauté

Spleen et idéal XVII

Charles Baudelaire

1821-1867

Je suis belle, ô mortels ! comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Éternel et muet ainsi que la matière.

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris ;
J'unis un cœur de neige à la blancheur des cygnes ;
Je hais le mouvement qui déplace les lignes,
Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris.

Les poètes, devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments,
Consumeront leurs jours en d'austères études ;

Car j'ai, pour fasciner ces dociles amants,
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles :
Mes yeux, mes larges yeux aux clartés éternelles !

L'albatros

Spleen et idéal - 1859

Charles Baudelaire

1821-1867

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait.

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses grandes ailes de géant l'empêchent de marcher.

Les Conquérants

Les Trophées - 1893

José Maria de Heredia

1842-1905

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos, de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal,
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou, penchés à l'avant des blanches caravelles
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.

Le vierge, le vivace

Nouveaux sonnets - 1885

Stéphane Mallarmé

1842-1898

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligé à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Sonnet en yx

Poésies - 1887

Stéphane Mallarmé

1842-1898

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix
Que ne recueille pas de cinéraire amphore.

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,
Aboli bibelot d'inanité sonore,
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore).

Mais proche la croisée au nord vacante, un or
Agonise selon peut-être le décor
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe
De scintillations sitôt le septuor.

Mon rêve familial

Poèmes saturniens Melancholia - 1866

Paul Verlaine

1844-1896

Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,
Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même
Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent
Pour elle seule, hélas ! cesse d'être un problème
Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême,
Elle seule les sait rafraîchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse ? — Je l'ignore.
Son nom ? Je me souviens qu'il est doux et sonore
Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues,
Et, pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

Sagesse

Sagesse - Mai 1881

Paul Verlaine

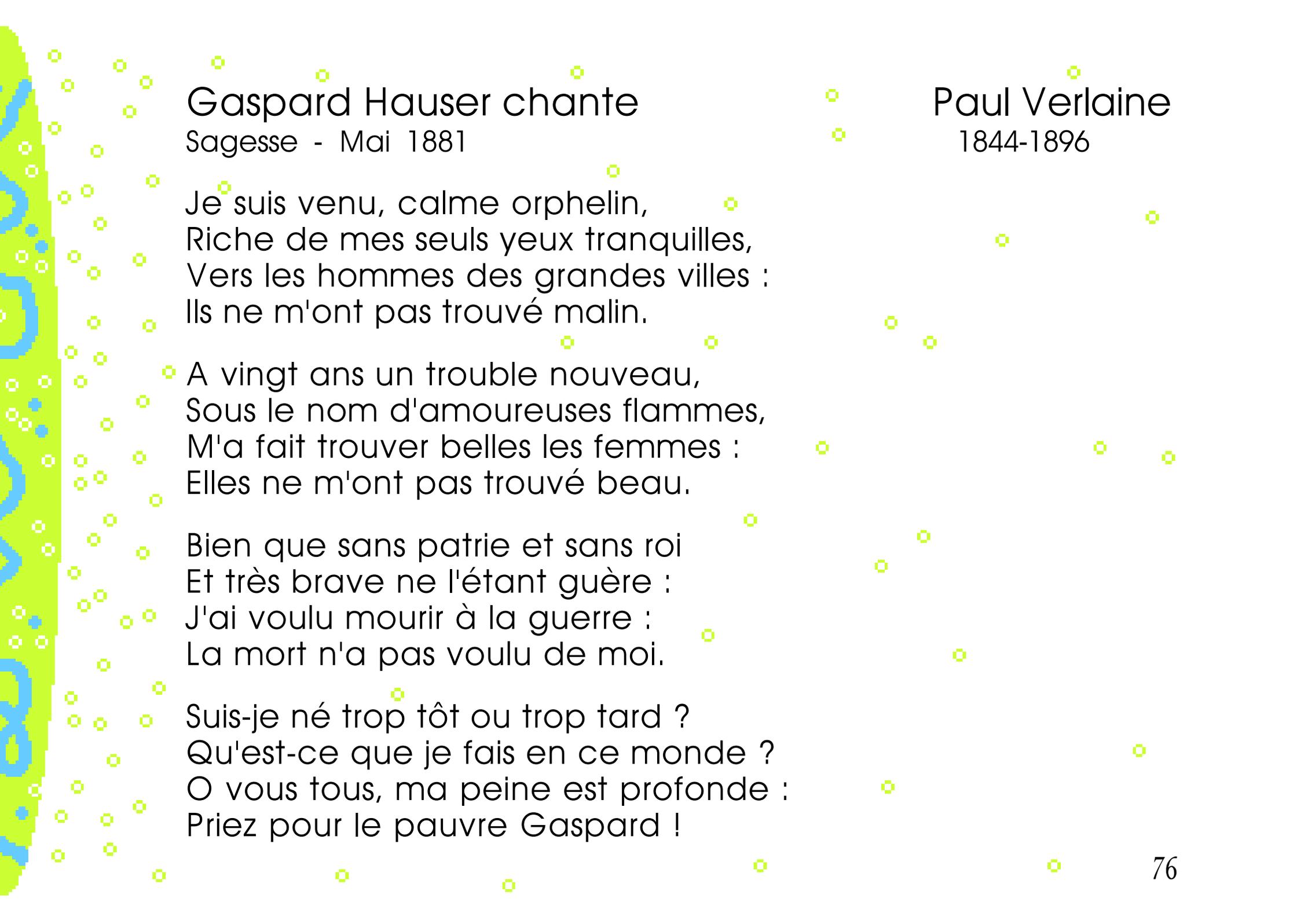
1844-1896

L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable.
Que crains-tu de la guêpe ivre de son vol fou ?
Vois, le soleil toujours poudroie à quelque trou.
Que ne t'endormais-tu, le coude sur la table ?

Pauvre âme pâle, au moins cette eau du puits glacé,
Bois-la. Puis dors après. Allons, tu vois, je reste,
Et je dorloterai les rêves de ta sieste,
Et tu chanteras comme un enfant bercé.

Midi sonne. De grâce, éloignez-vous, madame.
Il dort. C'est étonnant comme les pas de femme
Résonnent au cerveau des pauvres malheureux.

Midi sonne. J'ai fait arroser dans la chambre.
Va, dors ! L'espoir luit comme un caillou dans un creux.
Ah ! quand refleuriront les roses de septembre !



Gaspard Hauser chante

Sagesse - Mai 1881

Je suis venu, calme orphelin,
Riche de mes seuls yeux tranquilles,
Vers les hommes des grandes villes :
Ils ne m'ont pas trouvé malin.

A vingt ans un trouble nouveau,
Sous le nom d'amoureuses flammes,
M'a fait trouver belles les femmes :
Elles ne m'ont pas trouvé beau.

Bien que sans patrie et sans roi
Et très brave ne l'étant guère :
J'ai voulu mourir à la guerre :
La mort n'a pas voulu de moi.

Suis-je né trop tôt ou trop tard ?
Qu'est-ce que je fais en ce monde ?
O vous tous, ma peine est profonde :
Priez pour le pauvre Gaspard !

Paul Verlaine

1844-1896

Une grande Dame

Poèmes saturniens Caprices

Paul Verlaine

1844-1896

Belle «à damner les saints», à troubler sous l'amusse
Un vieux juge ! Elle marche impérialement,
Elle parle – et ses dents font un miroitement –
Italien, avec un léger accent russe.

Ses yeux froids où l'émail sertit le bleu de Prusse
Ont l'éclat insolent et dur du diamant.
Pour la splendeur du sein, pour le rayonnement
De la peau, nulle reine ou courtisane, fût-ce

Cléopâtre la lynce ou la chatte Ninon,
N'égale sa beauté patricienne, non !
Vois, ô bon Buridan : «c'est une grande dame !»

Il faut – pas de milieu ! – l'adorer à genoux,
Plat, n'ayant d'astre aux cieux que ses lourds cheveux roux,
Ou bien lui cravacher la face, à cette femme !

Pensionnaires

Les amies - 1867

Paul Verlaine

1844-1896

L'une avait quinze ans, l'autre seize ;
Toutes deux dormaient dans la même chambre.
C'était par un soir très lourd de septembre :
Frêles, des yeux bleus, des rougeurs de fraise.

Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise,
Sa fine chemise au frais parfum d'ambre.
La plus jeune étend les bras et se cambre,
Et sa soeur, les mains sur ses seins, la baise,

Puis tombe à genoux, puis devient farouche,
Et colle sa tête au ventre, et sa bouche
Plonge sous l'or blond, dans les ombres grises ;

Et l'enfant, pendant ce temps-là, recense
Sur ses doigts mignons des valse promises,
Et, rose, sourit avec innocence.

Green

Romances sans paroles Aquarelles - 1873

Paul Verlaine

1844-1896

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée,
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encore de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

Vous êtes calme ...

Paul Verlaine

1844-1896

Vous êtes calme, vous voulez un vœu discret,
Des secrets à mi-voix dans l'ombre et le silence,
Le cœur qui se répand plutôt qu'il ne s'élançe,
Et ces timides, moins transis qu'il ne paraît.

Vous accueillez d'un geste exquis telles pensées
Qui ne marchent qu'en ordre et font le moins de bruit.
Votre main, toujours prête à la chute du fruit,
Patiente avec l'arbre et s'abstient de poussées.

Et si l'immense amour de vos commandements
Embrasse et presse tout en sa sollicitude,
Vos conseils vont dicter aux meilleurs et l'étude
Et le travail des plus humbles recueils.

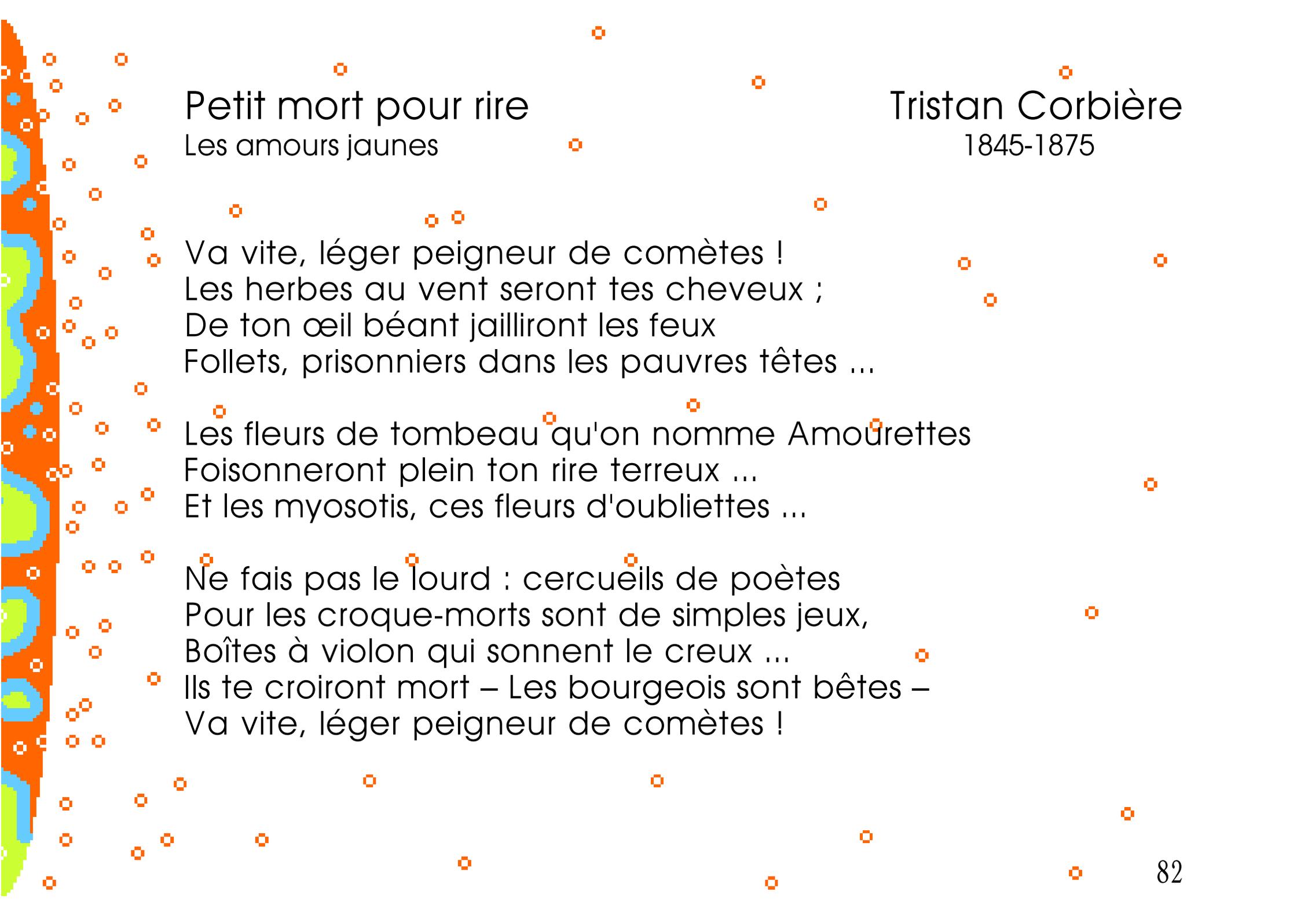
Le pêcheur, s'il prétend vous connaître et vous plaire,
Ô vous qui nous aimant si fort parliez si peu,
Doit et peut, à tout temps du jour comme en tout lieu,
Bien faire obscurément son devoir et se taire,

Se taire pour le monde, un pur sénat de fous,
Se taire pour autrui, des âmes précieuses,
Car nous taire vous plaît, même aux heures pieuses,
Même à la mort, sinon devant le prêtre et vous.

Donnez-leur le silence et l'amour du mystère,
Ô Dieu glorifieur du bien fait en secret,
À ces timides moins transis qu'il ne paraît,
Et l'horreur, et le pli des choses de la terre.

Donnez-leur, ô mon Dieu, la résignation,
Toute forte douceur, l'ordre et l'intelligence,
Afin qu'au jour suprême ils gagnent l'indulgence
De l'Agneau formidable en la neuve Sion,

Afin qu'ils puissent dire : "Au moins nous sûmes croire."
Et que l'Agneau terrible, ayant tout supputé,
Leur réponde : "Venez, vous avez mérité,
Pacifiques, ma paix, et douloureux, ma gloire."



Petit mort pour rire

Les amours jaunes

Tristan Corbière

1845-1875

Va vite, léger peigneur de comètes !
Les herbes au vent seront tes cheveux ;
De ton œil béant jailliront les feux
Follets, prisonniers dans les pauvres têtes ...

Les fleurs de tombeau qu'on nomme Amourettes
Foissonneront plein ton rire terreux ...
Et les myosotis, ces fleurs d'oubliettes ...

Ne fais pas le lourd : cercueils de poètes
Pour les croque-morts sont de simples jeux,
Boîtes à violon qui sonnent le creux ...
Ils te croiront mort – Les bourgeois sont bêtes –
Va vite, léger peigneur de comètes !

Ma Bohème

Poésies - Octobre 1870

Arthur Rimbaud

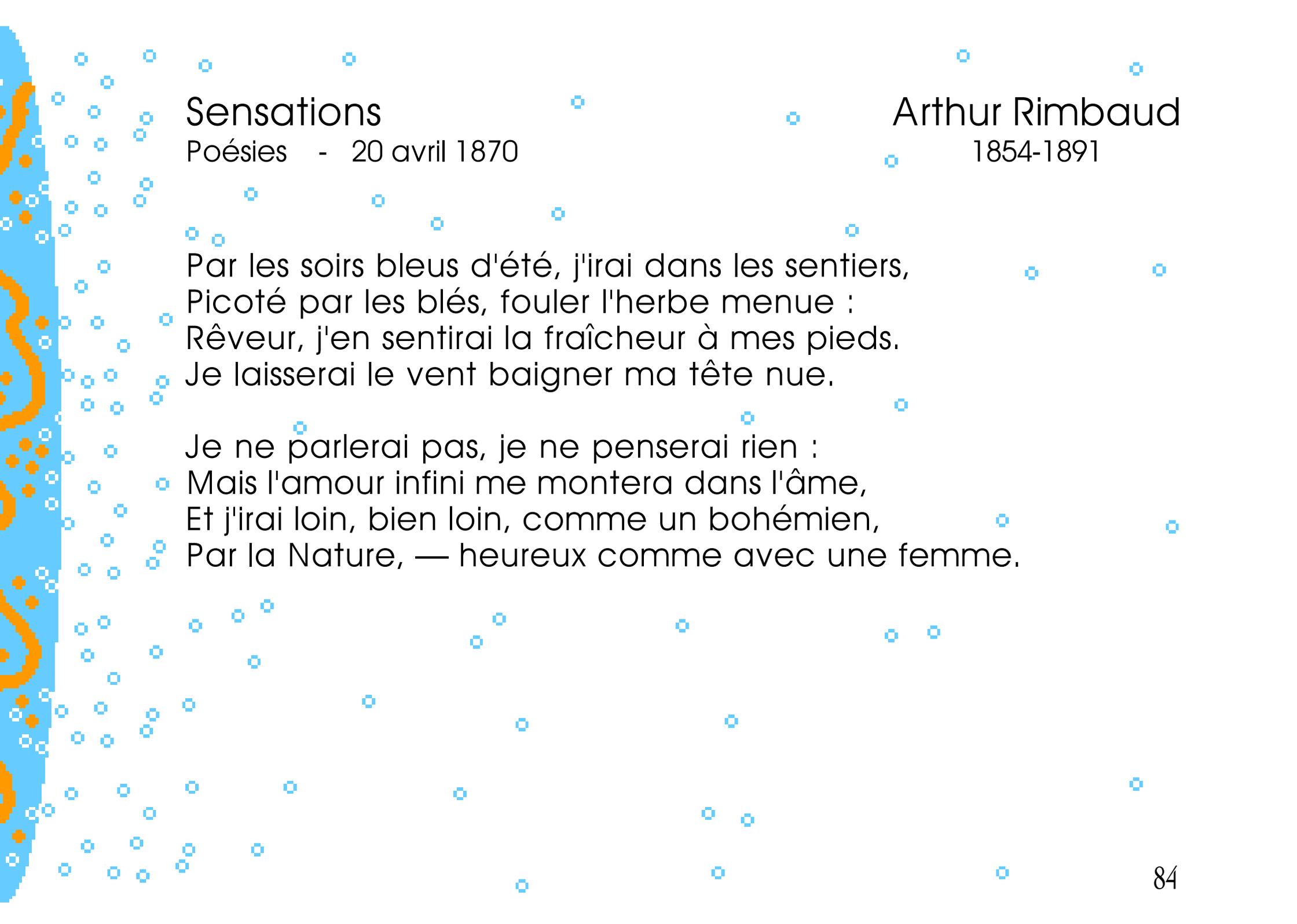
1854-1891

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvés !

Mon unique culotte avait un large trou.
– Petit Poucet rêveur, j'égrainais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande Ourse.
– Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de Septembre, où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques,
De mes souliers blessés, un pied contre mon cœur !



Sensations

Poésies - 20 avril 1870

Arthur Rimbaud

1854-1891

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Le dormeur du val

Poésies - Octobre 1870

Arthur Rimbaud

1854-1891

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Bonheur

Vers nouveaux - 1886

Ô saisons, ô châteaux,
Quelle âme est sans défauts ?

Ô saisons, ô châteaux,
J'ai fait la magique étude
Du Bonheur, que nul n'élude.

Ô vive lui, chaque fois
Que chante le coq gaulois.

Mais ! je n'aurai plus d'envie,
Il s'est chargé de ma vie.

Ce Charme ! Il prit âme et corps,
Et dispersa tous efforts.

Que comprendre à ma parole ?
Il fait qu'elle fuit et vole !

Ô saisons, ô châteaux !

Arthur Rimbaud

1854-1891

L'Éternité

Vers nouveaux - Mai 1872

Elle est retrouvée.
Quoi ? — L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Des humains suffrages,
Des communs élans
Là tu te dégages
Et voles selon.

Là pas d'espérance,
Nul orietur.
Science avec patience
Le supplice est sûr.

Arthur Rimbaud

1854-1891

Âme sentinelle,
Murmurons l'aveu
De la nuit si nulle
Et du jour en feu.

Puisque de vous seules,
Braises de satin,
Le Devoir s'exhale
Sans qu'on dise : enfin.

Elle est retrouvée.
Quoi ? — L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Le buffet

Poésies - Octobre 1870

Arthur Rimbaud

1854-1891

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons ;

— C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

— Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Voyelles

Poésies - 1871

Arthur Rimbaud

1854-1891

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

Le bateau ivre

Poésies - 1871

Arthur Rimbaud

1854-1891

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles
Les ayant cloués nus aux poteaux des couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

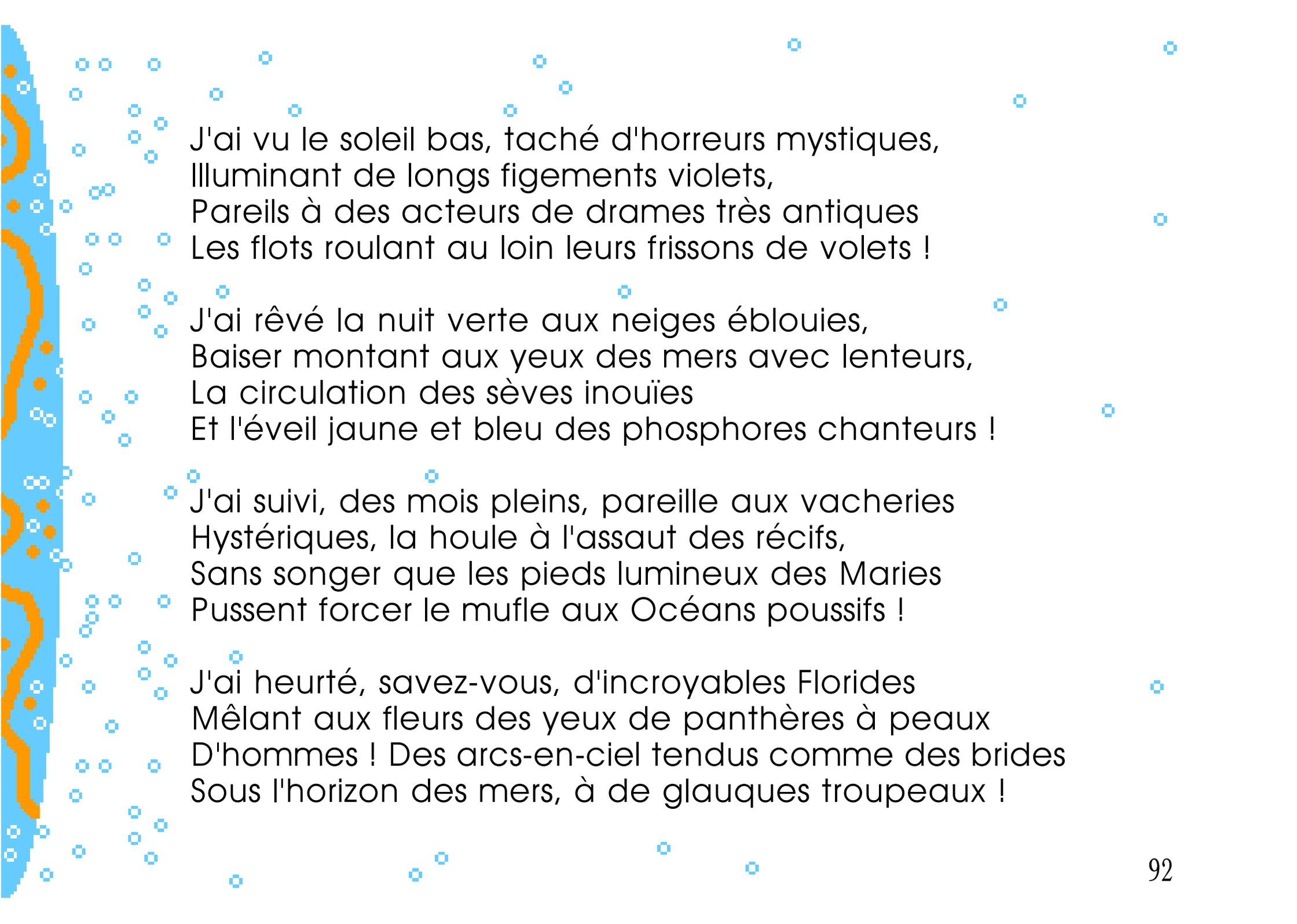
La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend ;

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutillements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les rousseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !



J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !

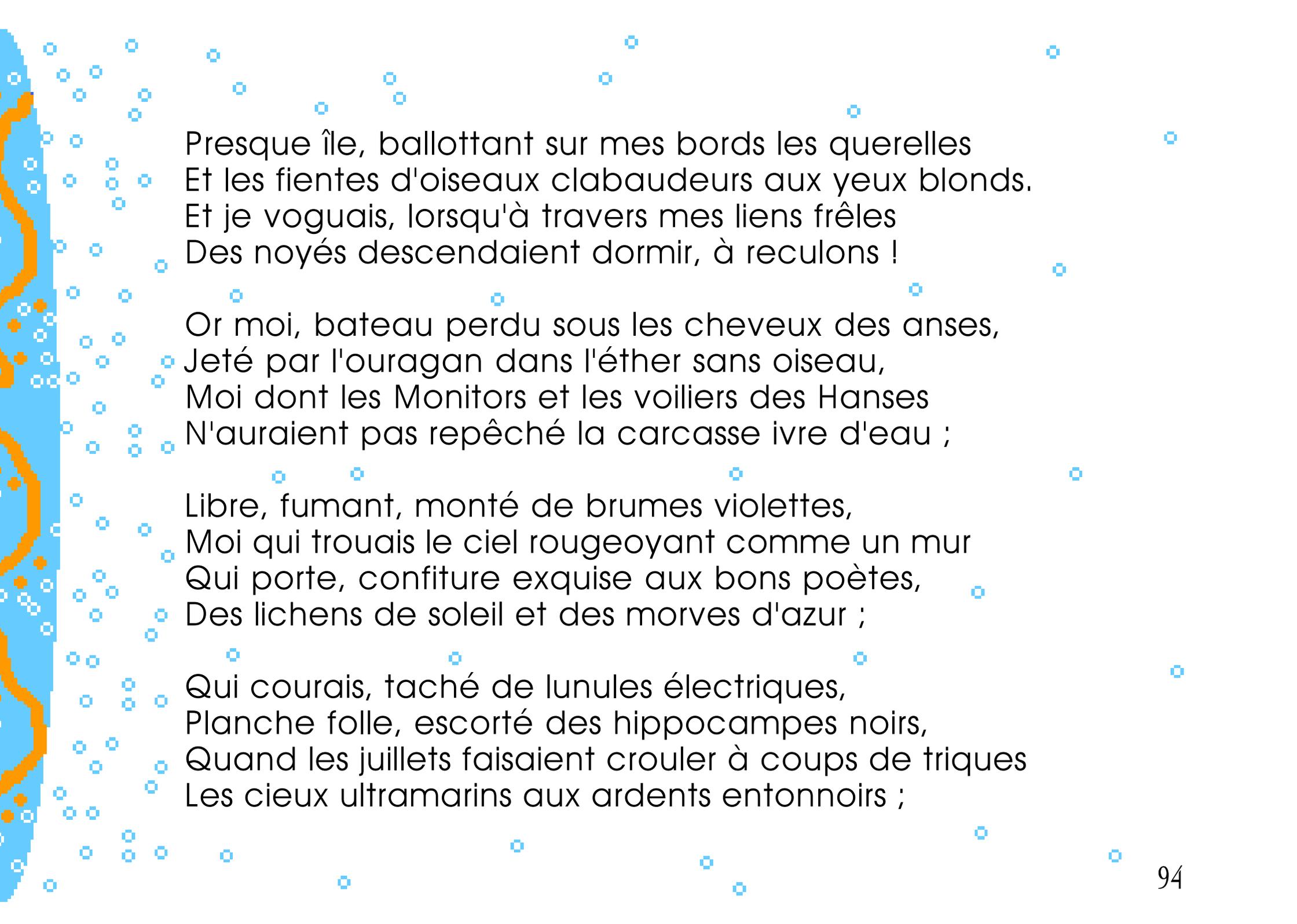
J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonasses,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises !
Échouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
– Des écumes de fleurs ont bercé mes déradés
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux ...



Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir, à reculons !

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau ;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur ;

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les jullets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs ;

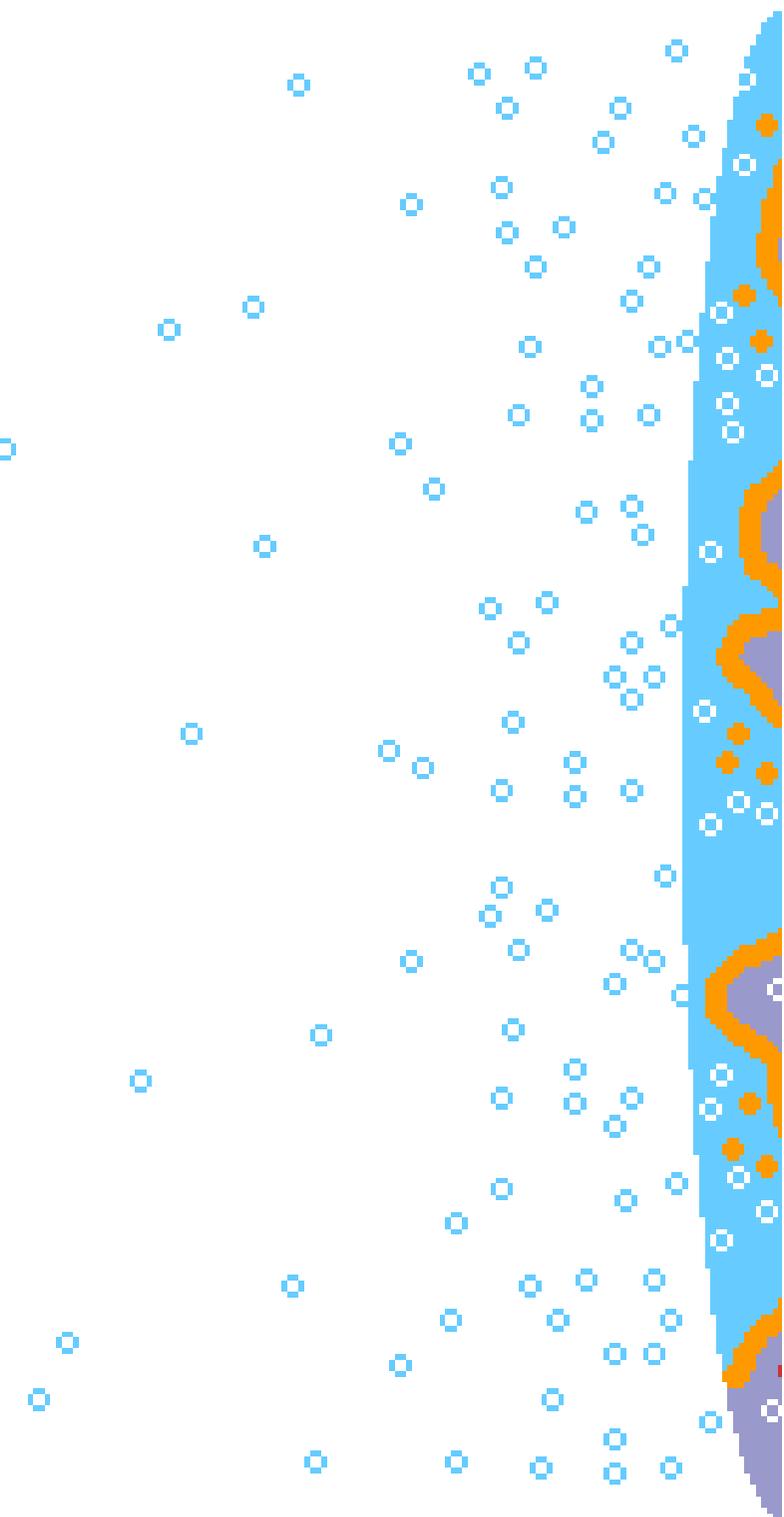
Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et les Maelströms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

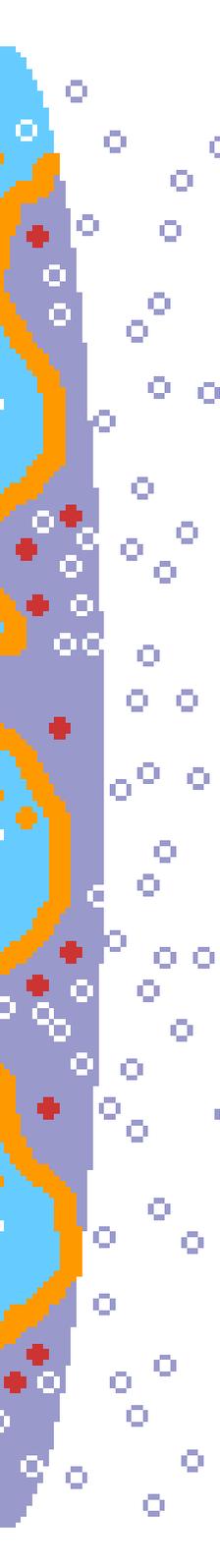
J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
– Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? –

Mais vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flèche
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de coton,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.





Portrait des mains

Les Médailles d'Argile - 1900

Henri de Régnier

1864-1936

Si le Temps à jamais effaça dans l'oubli
Le sourire perdu de leurs bouches vivantes,
Son caprice a laissé les formes indolentes
De leurs mains se survivre en un pastel pâli.

Celle-ci tient encore l'œillet qu'elle a cueilli,
Toutes, tièdes de paix ou fébriles d'attentes,
Mains de mères, mains de vierges ou mains d'amantes,
Cambrent leur grâce fière ou leur galbe joli.

Sur le jaune papier où ressort la sanguine
Le flexible bouquet de ces mains consanguines
Allonge de blancs doigts dont l'ongle fardé luit,

Et qui sait si jadis, au cadran des pendules,
Elles n'ont pas touché par hâte ou par ennui
L'aiguille où l'heure avance et où le temps recule ?

Le socle

La Cité des Eaux - 1902

Henri de Régnier

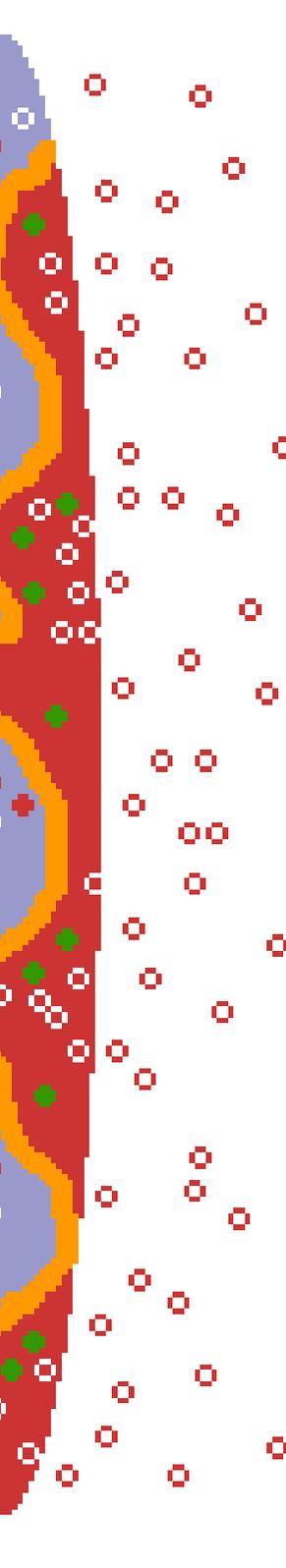
1864-1936

L'Amour qui souriait en son bronze d'or clair
Au centre du bassin qu'enfeuille, soir à soir,
L'automne, a chancelé en se penchant pour voir
En l'onde son reflet lui rire, inverse et vert.

Le prestige mystérieux s'est entr'ouvert ;
Sa chute, par sa ride, a brisé le miroir,
Et dans la transparence en paix du cristal noir
On l'aperçoit qui dort sous l'eau qui l'a couvert.

Le lieu est triste ; l'if est dur ; le cyprès nu.
L'allée au loin s'enfonce où nul n'est revenu,
Dont le pas à jamais vibre au fond de l'écho ;

Et, de l'Amour tombé du socle qu'il dénude,
Il reste un bloc égal qui semble le tombeau
Du songe, du silence et de la solitude.



Le bois amical

Album des vers anciens

Paul Valéry

1871-1945

Nous avons pensé des choses pures
Côte à côte, le long des chemins,
Nous nous sommes tenus par les mains
Sans dire ... parmi les fleurs obscures ;

Nous marchions comme des fiancés
Seuls, dans la nuit verte des prairies ;
Nous partageons ce fruit de féeries
La lune amicale aux insensés.

Et puis, nous sommes morts sur la mousse,
Très loin, tout seuls parmi l'ombre douce
De ce bois intime et murmurant ;

Et là-haut, dans la lumière immense,
Nous nous sommes trouvés en pleurant
O mon cher compagnon de silence !

Les pas

Charmes - 1922

Tes pas, enfant de mon silence,
Saintement, lentement placés,
Vers le lit de ma vigilance
Procèdent muets et glacés.

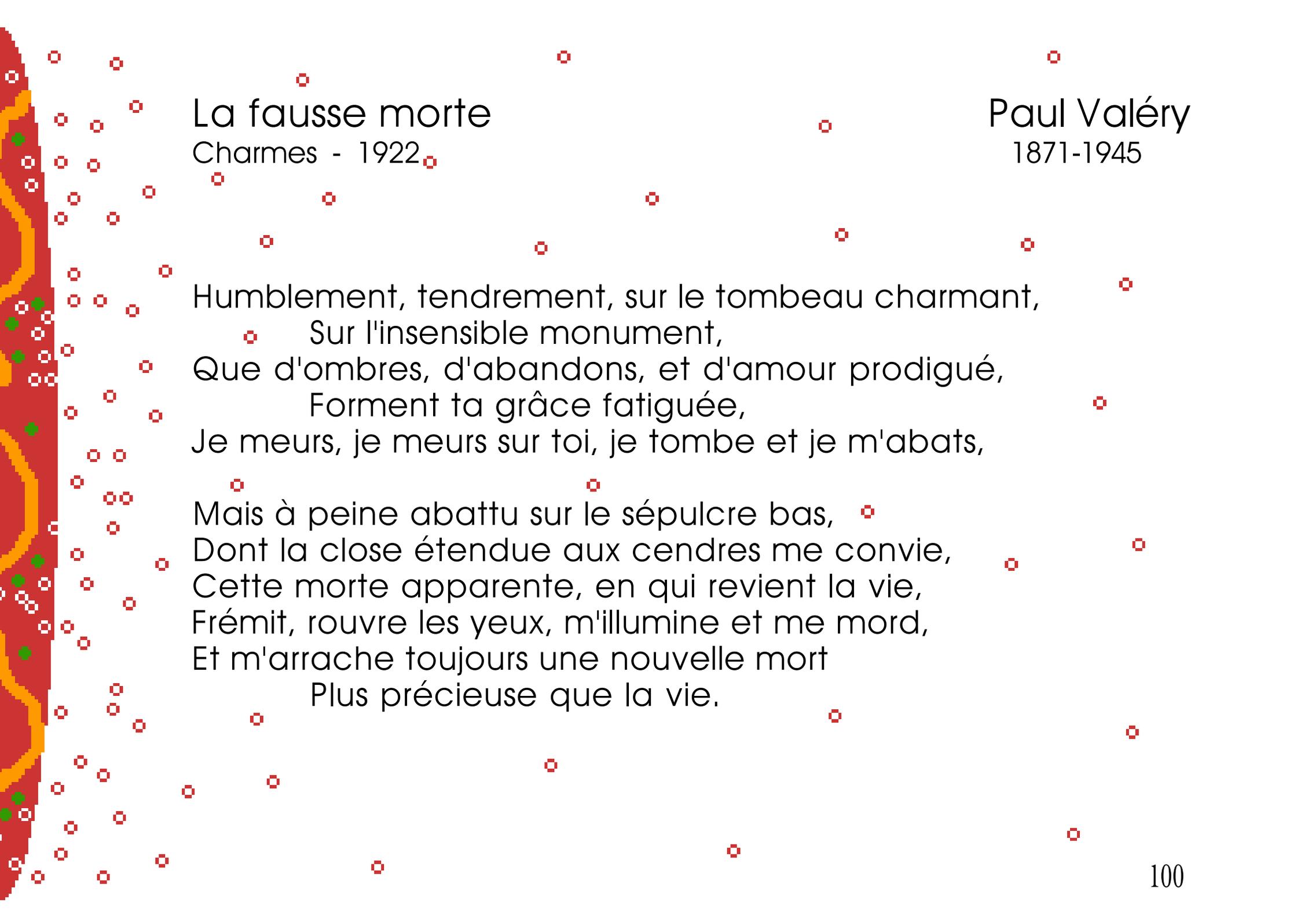
Personne pure, ombre divine,
Qu'ils sont doux, tes pas retenus !
Dieux ! ... tous les dons que je devine
Viennent à moi sur ces pieds nus !

Si, de tes lèvres avancées,
Tu prépares pour l'apaiser,
À l'habitant de mes pensées
La nourriture d'un baiser,

Ne hâtes pas cet acte tendre,
Douceur d'être et de n'être pas,
Car j'ai vécu de vous attendre,
Et mon cœur n'était que vos pas.

Paul Valéry

1871-1945



La fausse morte

Charmes - 1922.

Paul Valéry

1871-1945

Humblement, tendrement, sur le tombeau charmant,
Sur l'insensible monument,
Que d'ombres, d'abandons, et d'amour prodigué,
Forment ta grâce fatiguée,
Je meurs, je meurs sur toi, je tombe et je m'abats,

Mais à peine abattu sur le sépulcre bas,
Dont la close étendue aux cendres me convie,
Cette morte apparente, en qui revient la vie,
Frémit, rouvre les yeux, m'illumine et me mord,
Et m'arrache toujours une nouvelle mort
Plus précieuse que la vie.

Il a plu

Le cœur solitaire - 1897

Il a plu. Soir de juin. Écoute,
Par la fenêtre large ouverte,
Tomber le reste de l'averse
De feuille en feuille, goutte à goutte.

C'est l'heure choisie entre toutes
Où flotte à travers la campagne
L'odeur de vanille qu'exhale
La poussière humide des routes.

L'hirondelle joyeuse jase.
Le soleil déclinant se croise
Avec la nuit sur les collines ;

Et son mourant sourire essuie
Sur la chair pâle des glycines
Les cheveux d'argent de la pluie.

Charles Guérin

1873-1907

Premier jour

La tapisserie de Ste Geneviève et J. d'Arc

Charles Péguy

1873-1914

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre,
On la mit à garder un bien autre troupeau,
La plus énorme horde où le loup et l'agneau
Aient jamais confondu leur commune misère.

Et comme elle veillait tous les soirs solitaire
Dans la cour de la ferme ou sur le bord de l'eau,
Du pied du même saule et du même bouleau
Elle veille aujourd'hui sur ce monstre de pierre.

Et quand le soir viendra qui fermera le jour,
C'est elle la caduque et l'antique bergère,
Qui ramassant Paris et tout son alentour

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
Pour la dernière fois dans la dernière cour
Le troupeau le plus vaste à la droite du père.

Vergers
1926

Rainer Maria Rilke
1875-1926

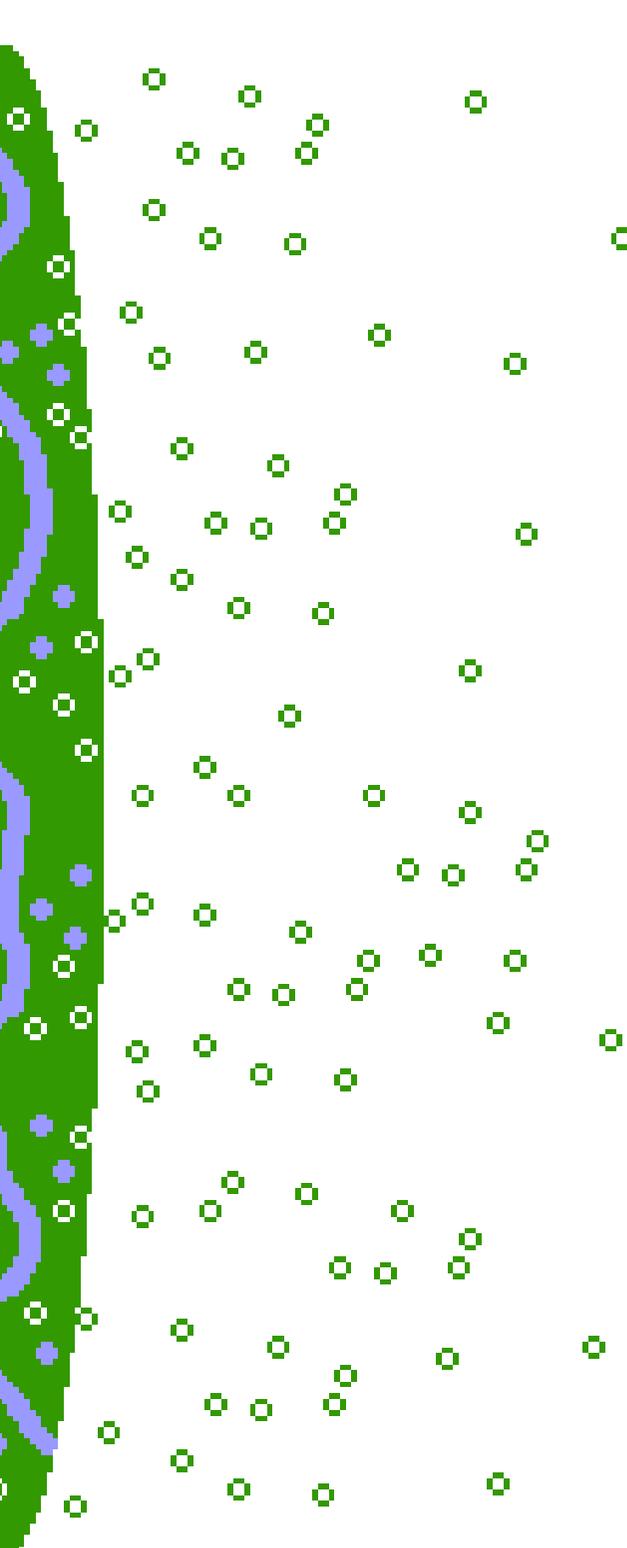
1 Ce soir mon cœur fait chanter
des anges qui se souviennent ...
Une voix, presque mienne,
par trop de silence tentée,

monte et se décide
à ne plus revenir ;
tendre et intrépide,
à quoi va-t-elle s'unir ?

2 Lampe du soir, ma calme confidente,
mon cœur n'est point par toi dévoilé ;
(on s'y perdrait peut-être ;) mais sa pente
du côté sud est doucement éclairée.

C'est encore toi, ô lampe d'étudiant,
qui veux que le liseur de temps en temps
s'arrête, étonné, et se dérange
sur son bouquin, te regardant.

(Et ta simplicité supprime un Ange.)



3 Reste tranquille, si soudain
 l'Ange à ta table se décide ;
 efface doucement les quelques rides
 que fait la nappe sous ton pain.

 Tu offriras ta rude nourriture,
 pour qu'il en goûte à son tour,
 et qu'il soulève à la lèvre pure
 un simple verre de tous les jours.



4 Combien a-t-on fait aux fleurs
 d'étranges confidences,
 pour que cette fine balance
 nous dise le poids de l'ardeur.

 Les astres sont tous confus
 qu'à nos chagrins on les mêle.

 Et du plus fort au plus frêle
 nul ne supporte plus

 notre humeur variable,
 nos révoltes, nos cris —,
 sauf l'infatigable table
 et le lit (table évanouie).

5 Tout se passe à peu près comme
si l'on reprochait à la pomme
d'être bonne à manger.
Mais il y a d'autres dangers.

Celui de la laisser sur l'arbre,
celui de la sculpter en marbre,
et le dernier, le pire :
de lui en vouloir d'être en cire.

6 Nul ne sait, combien ce qu'il refuse,
l'Invisible, nous domine, quand
notre vie à l'invisible ruse
cède, invisiblement.

Lentement, au gré des attirances
notre centre se déplace pour
que le cœur s'y rende à son tour :
lui, enfin Grand Maître des absences.

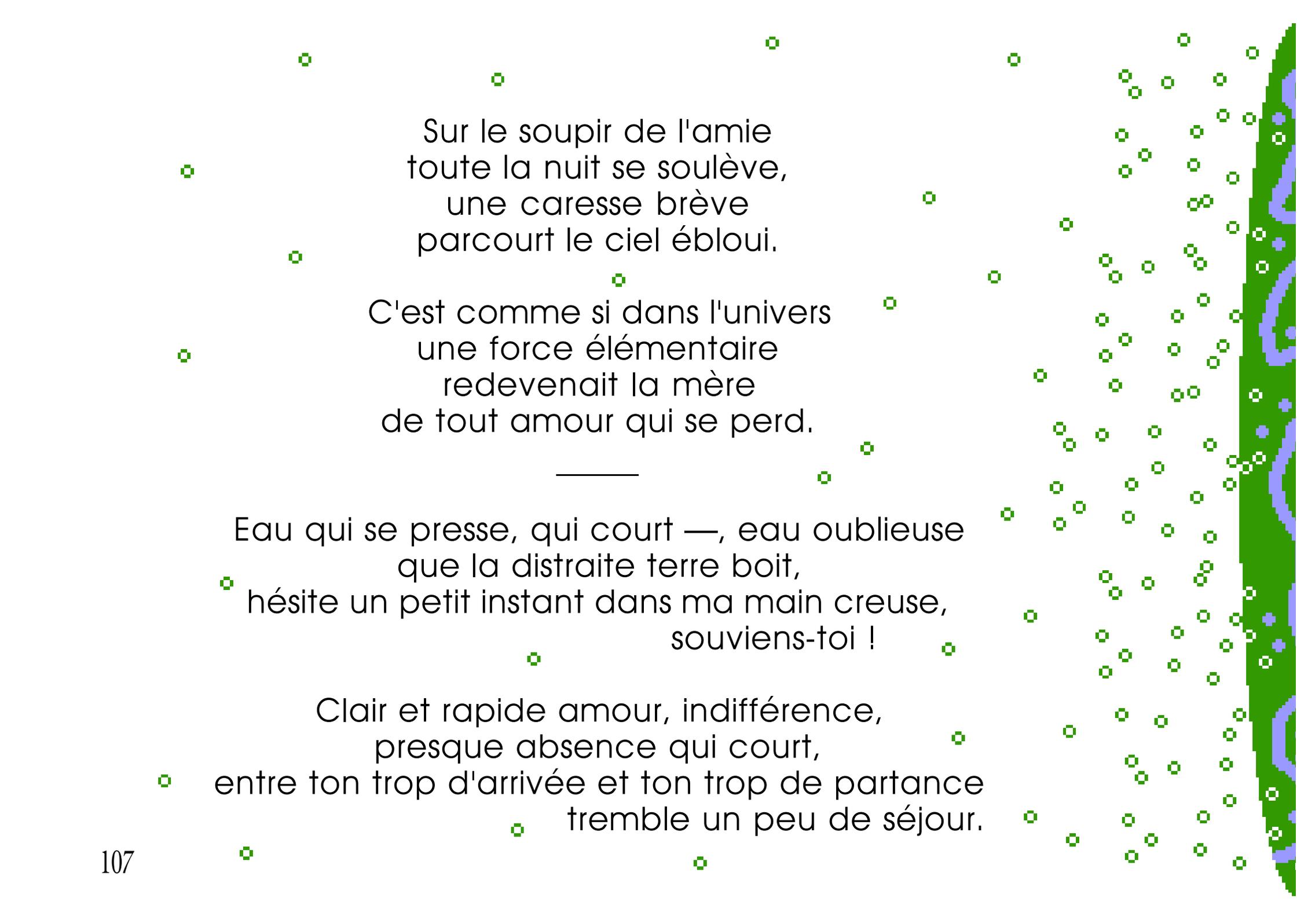


La passante d'été

Rainer Maria Rilke
1875-1926

Vois-tu venir sur le chemin la lente, l'heureuse,
celle que l'on envie, la promeneuse ?
Au tournant de la route il faudrait qu'elle soit
saluée par de beaux messieurs d'autrefois.

Sous son ombrelle, avec une grâce passive,
elle exploite la tendre alternative :
s'effaçant un instant à la trop brusque lumière,
elle ramène l'ombre dont elle s'éclaire.

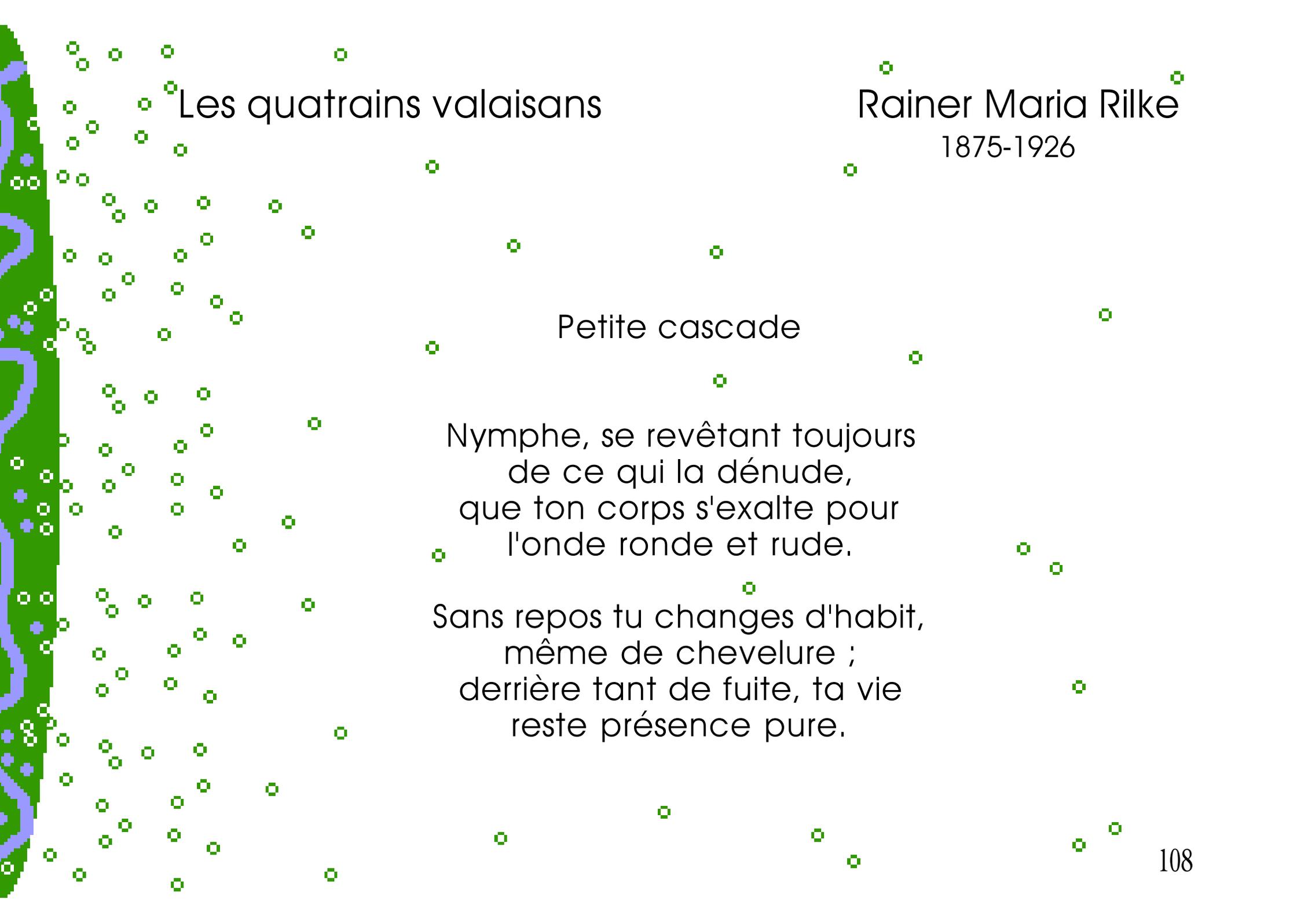


Sur le soupir de l'amie
toute la nuit se soulève,
une caresse brève
parcourt le ciel ébloui.

C'est comme si dans l'univers
une force élémentaire
redevenait la mère
de tout amour qui se perd.

Eau qui se presse, qui court —, eau oublieuse
que la distraite terre boit,
hésite un petit instant dans ma main creuse,
souviens-toi !

Clair et rapide amour, indifférence,
presque absence qui court,
entre ton trop d'arrivée et ton trop de partance
tremble un peu de séjour.



Les quatrains valaisans

Rainer Maria Rilke

1875-1926

Petite cascade

Nymphe, se revêtant toujours
de ce qui la dénude,
que ton corps s'exalte pour
l'onde ronde et rude.

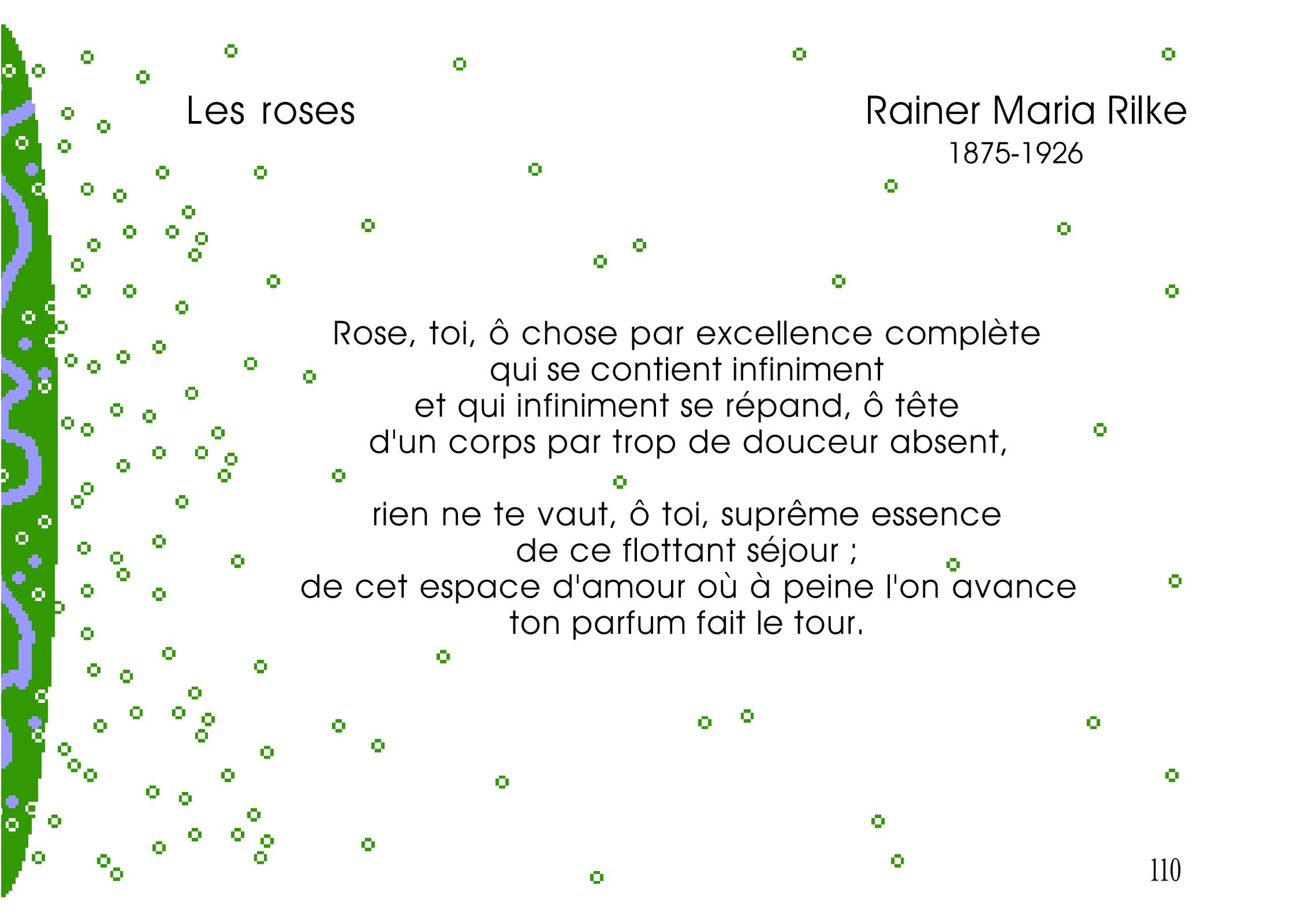
Sans repos tu changes d'habit,
même de chevelure ;
derrière tant de fuite, ta vie
reste présence pure.

Vois-tu, là-haut, ces alpages des anges
entre les sombres sapins ?
Presque célestes, à la lumière étrange,
ils semblent plus que loin.

Mais dans la claire vallée et jusques aux crêtes,
quel trésor aérien !
Tout ce qui flotte dans l'air et qui s'y reflète
entrera dans ton vin.

Chemins qui ne mènent nulle part
entre deux prés,
que l'on dirait avec art
de leur but détournés,

chemins qui souvent n'ont
devant eux rien d'autre en face
que le pur espace
et la saison.

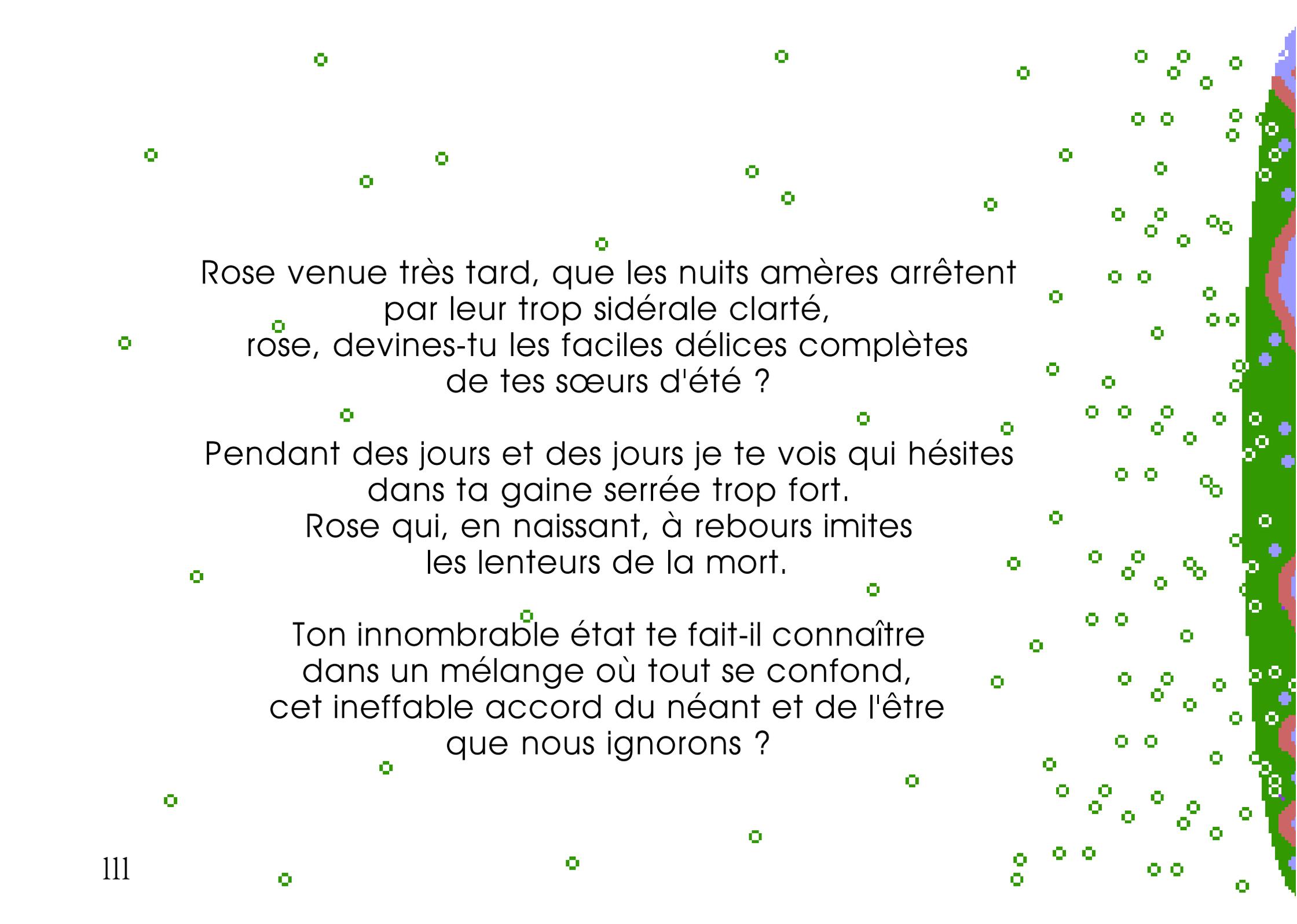


Les roses

Rainer Maria Rilke

1875-1926

Rose, toi, ô chose par excellence complète
qui se contient infiniment
et qui infiniment se répand, ô tête
d'un corps par trop de douceur absent,
rien ne te vaut, ô toi, suprême essence
de ce flottant séjour ;
de cet espace d'amour où à peine l'on avance
ton parfum fait le tour.



Rose venue très tard, que les nuits amères arrêtent
par leur trop sidérale clarté,
rose, devines-tu les faciles délices complètes
de tes sœurs d'été ?

Pendant des jours et des jours je te vois qui hésites
dans ta gaine serrée trop fort.
Rose qui, en naissant, à rebours imites
les lenteurs de la mort.

Ton innombrable état te fait-il connaître
dans un mélange où tout se confond,
cet ineffable accord du néant et de l'être
que nous ignorons ?



Le pont Mirabeau

Guillaume Apollinaire

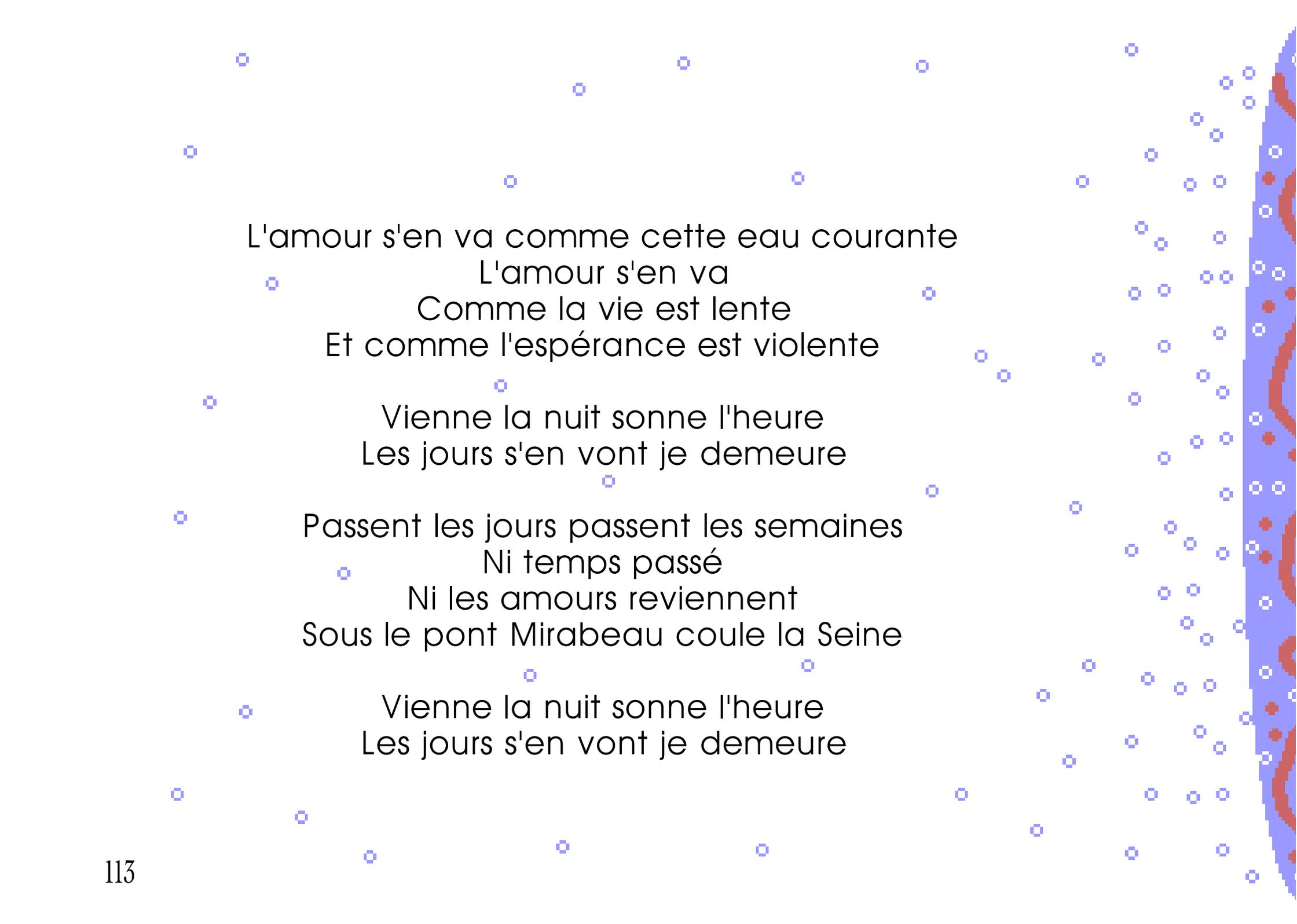
1880-1918

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviene
La joie venait toujours après la peine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

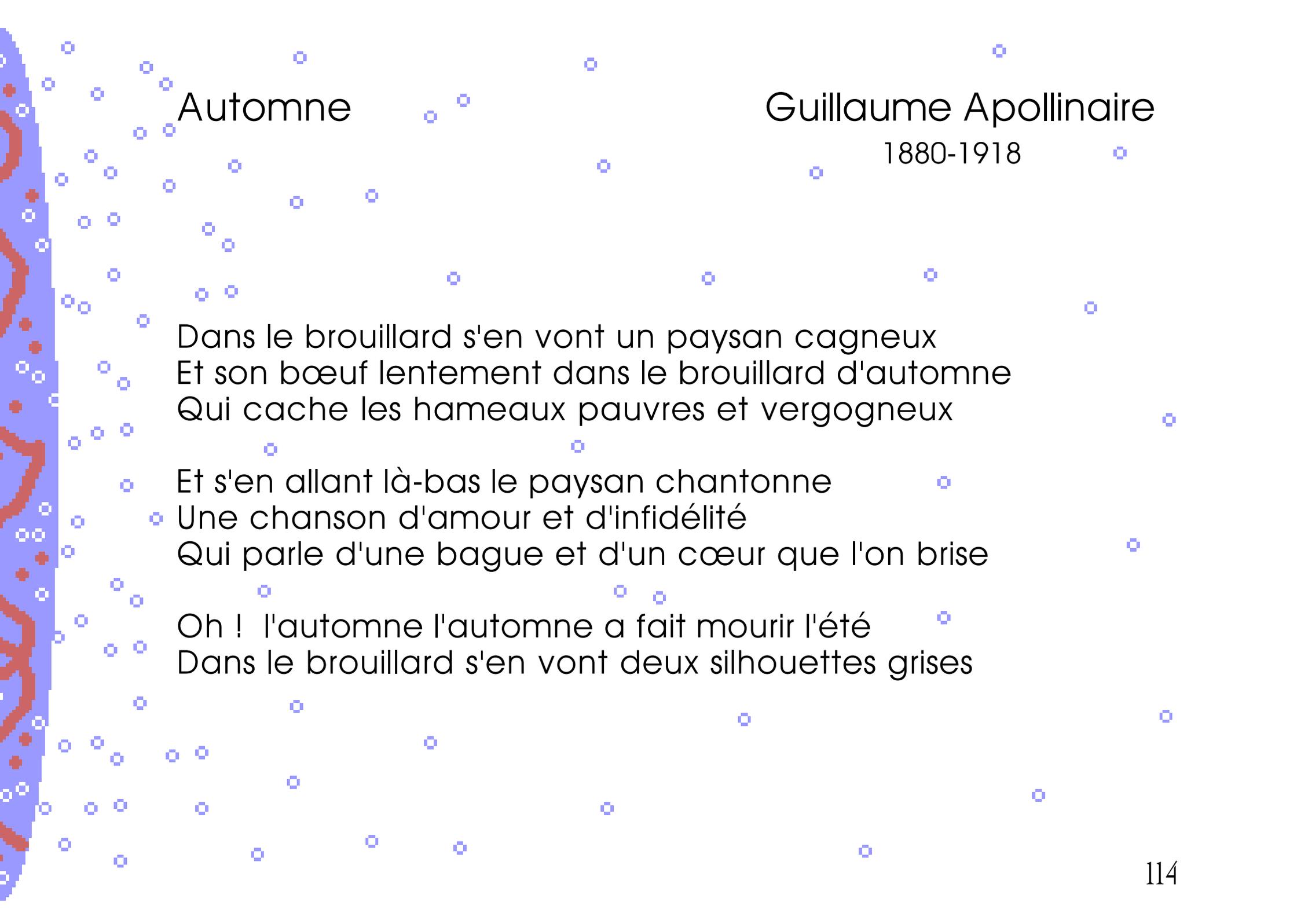


L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure



Automne

Guillaume Apollinaire

1880-1918

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
Et son boeuf lentement dans le brouillard d'automne
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux

Et s'en allant là-bas le paysan chantonne
Une chanson d'amour et d'infidélité
Qui parle d'une bague et d'un cœur que l'on brise

Oh ! l'automne l'automne a fait mourir l'été
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

Notre vie

Paul Éluard
1895-1952

Nous n'irons pas au but par un mais par deux
Nous connaissant par deux nous nous connaissons tous
Nous nous aimerons tous et nos enfants riront
De la légende noire où pleure un solitaire

28 Novembre 1946

Paul Éluard
1895-1952

Nous ne vieillirons pas ensemble.
Voici le jour
En trop : le temps déborde.

Le chemin

Federico Garcia Lorca

1898-1936

Jamais ne parviendra / Ta lance / À blesser l'horizon.
La montagne / Est un écu / Qui le protège.

Cesse de songer au sang de la lune / Et repose.
Mais, chemin, laisse / Mes pieds
Explorer la caresse / De la rosée.

Chiromancien énorme, / Connaitrais-tu les âmes
Au faible tatouage / Qu'elles oublient sur ton dos ?
Si tu es le Flammarien / De leurs empreintes,
Comme tu dois aimer / Les ânes qui passent,
Caressant d'une humble tendresse / Ta peau martyrisée !

Eux seuls méditent jusqu'où peut
Atteindre ton énorme lance,
Eux seuls, qui sont / Les Bouddhas de la Faune
Lorsque, vieux et blessés, ils épèlent
Ton livre sans paroles.

Quelle mélancolie
Que la tienne entre les maisons du hameau !
Que ta vertu est claire ! / Tu supportes
Quatre chariots endormis, / Deux acacias
Et un puits d'autrefois / Qui est tari.

À parcourir le monde
Tu ne trouveras point d'auberge,
Tu n'auras pas de cimetière
Ni de linceul.
Le souffle de l'amour
Ne rafraîchira point
Tout ton être.

Mais sors des champs
Et dans la noire distance
De l'éternel, si tu polis
L'ombre avec ta lime
Blanche, ô chemin,
Tu franchiras le pont
De Sainte-Claire !



Madrigal

Federico Garcia Lorca
1898-1936

Mon baiser était une grenade
Profonde et ouverte,
Ta bouche une rose
De papier.

Au fond un champ de neige.

Mes mains étaient des fers
Pour les enclumes
Et ton corps le couchant
D'un Angélu.

Au fond un champ de neige.

Dans le grand crâne
Troué du ciel
Pendent en stalactites
Tous mes je t'aime.

Au fond un champ de neige.

La rouille a envahi
Mes songes enfantins,
Et ma douleur spirale
A transpercé la lune.

Au fond un champ de neige.

Maintenant je suis grave
Et dresse à haute école
Mes amours et mes songes
(Petits poulains sans yeux).

Et le fond est un champ de neige.



Gacela de l'amour imprévu
Divan du Tamarit - 1932

Federico Garcia Lorca
1898-1936

Nul ne comprenait le parfum
du magnolia sombre de ton ventre.

Nul ne savait que tu martyrisais
un colibri d'amour entre tes dents.

Mille petits chevaux perses s'endormaient
sur la place baignée de lune de ton front,
tandis que moi, quatre nuits, j'enlaçais
ta taille, ennemie de la neige.

Entre plâtre et jasmins, ton regard
était un bouquet pâle de semences.
Dans mon cœur je cherchais pour te donner
les lettres d'ivoire qui disent *toujours*,

toujours, toujours : jardin de mon agonie,
ton corps fugitif pour toujours,
le sang de tes veines dans ma bouche,
ta bouche sans lumière déjà pour ma mort.

Gacela de la fuite

Divan du Tamarit - 1932

Federico Garcia Lorca

1898-1936

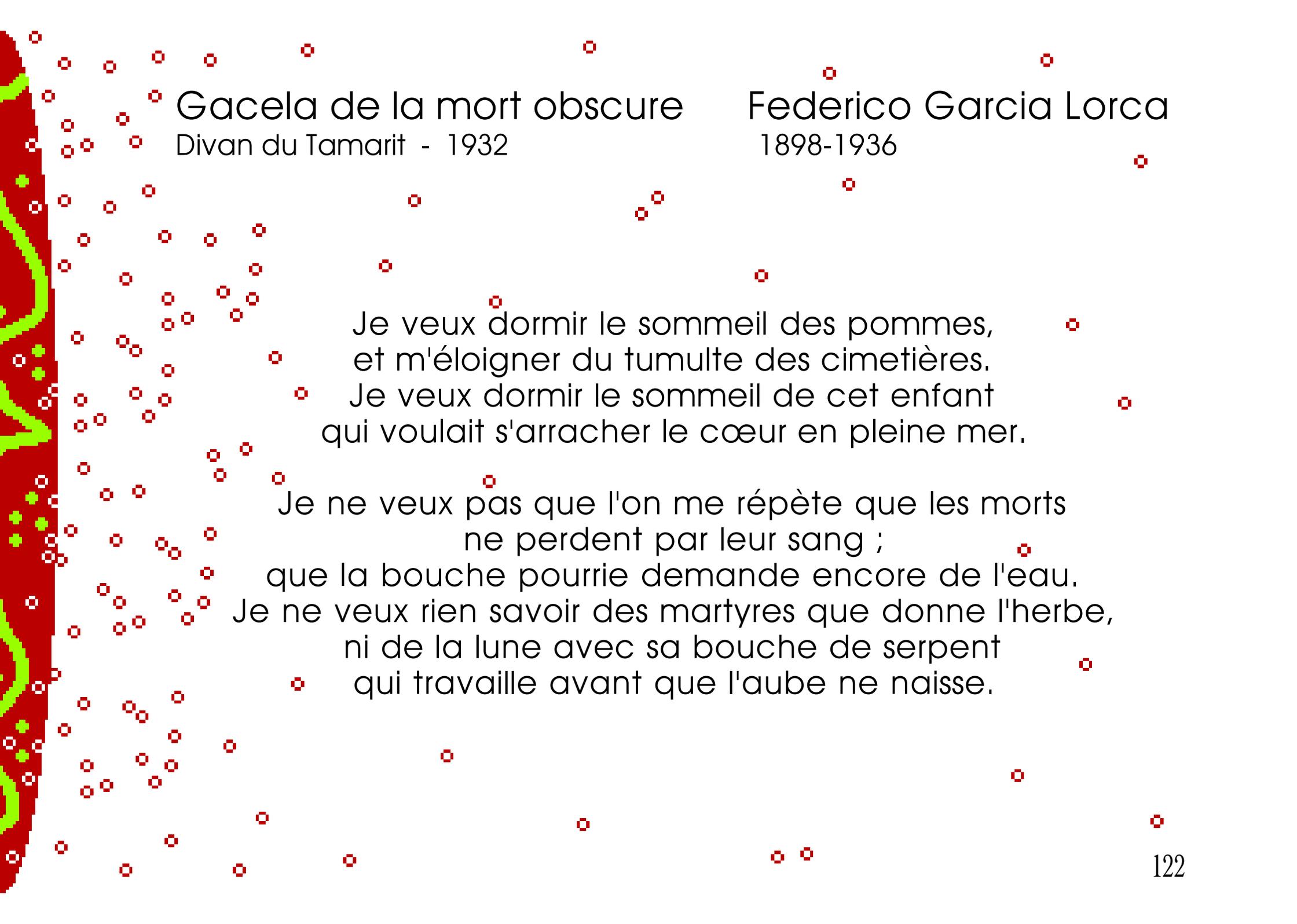
Je me suis souvent perdu dans la mer,
l'oreille pleine de fleurs, fraîchement coupées,
la langue pleine d'amour et d'agonie.
Souvent je me suis perdu dans la mer,
comme je me perds dans le cœur de certains enfants.

Il n'y a point de nuit où, donnant un baiser,
on ne sente les rires des gens sans visages,
ni personne qui, caressant un nouveau-né,
n'oublie les crânes immobiles des chevaux morts.

Car les roses cherchent sur le front un dur paysage d'os,
car les mains de l'homme n'ont pas d'autre sens
que d'imiter les racines sous la terre.

Comme je me perds dans le cœur de certains enfants,
je me suis souvent perdu dans la mer.

Indifférent à l'eau, je vais à la recherche
d'une mort de lumière qui me consumerait.



Gacela de la mort obscure

Divan du Tamarit - 1932

Federico Garcia Lorca

1898-1936

Je veux dormir le sommeil des pommes,
et m'éloigner du tumulte des cimetières.
Je veux dormir le sommeil de cet enfant
qui voulait s'arracher le cœur en pleine mer.

Je ne veux pas que l'on me répète que les morts
ne perdent par leur sang ;
que la bouche pourrie demande encore de l'eau.
Je ne veux rien savoir des martyres que donne l'herbe,
ni de la lune avec sa bouche de serpent
qui travaille avant que l'aube ne naisse.

Je veux dormir un instant,
un instant, une minute, un siècle ;
mais que tous sachent bien que je ne suis pas mort ;
qu'il y a sur mes lèvres une étable d'or ;
que je suis le petit ami du vent d'Ouest ;
que je suis l'ombre de mes larmes.

Couvre-moi d'un voile dans l'aurore,
car elle me lancera des poignées de fourmis,
et mouille d'une eau dure mes souliers
afin que glisse la pince de son scorpion.

Car je veux dormir le sommeil des pommes
pour apprendre un sanglot qui de la terre me nettoie ;
car je veux vivre avec cet enfant obscur
qui voulait s'arracher le cœur en pleine mer.

Casida de la femme couchée

Divan du Tamarit - 1932-36

Federico Garcia Lorca

1898-1936

Te voir nue, c'est se rappeler la Terre,
la Terre lisse et vierge de chevaux,
la Terre sans aucun jonc, forme pure,
fermée à l'avenir : confins d'argent.

Te voir nue, c'est comprendre l'anxiété
de la pluie cherchant la fragile tige,
la fièvre de la mer au visage immense
sans trouver l'éclat de sa joue.

Le sang sonnera à travers les lits
et viendra tenant son fer fulgurant,
mais toi tu ne sauras pas où se cachent
le cœur de crapaud ou la violette.

Ton ventre est une lutte de racines,
tes lèvres sont une aube sans contour.
Sous les roses tièdes de ton lit
gémissent les morts, attendant leur tour.

Mort

Le poète à New-York - 1929-30

Federico Garcia Lorca

1898-1936

Quel effort !

Quel effort du cheval pour être chien !

quel effort du chien pour être hirondelle !

Quel effort de l'hirondelle pour être abeille !

Quel effort de l'abeille pour être cheval !

Et le cheval, / quelle flèche aiguë il tire de la rose !

quelle rose grise il lève de son museau !

Et la rose, / quel troupeau de lumières et de hurlements

elle attache au sucre vivant de sa tige !

Et le sucre, quels petits poignards il rêve tout éveillé !

Et les minuscules poignards,

quelle lune sans étable ! quels nus,
peau éternelle et rougeur, ne cherchent-ils !

Et parmi les auvents,

quel séraphin de flamme je cherche, moi qui le suis !

Mais l'arc de plâtre,

qu'il est grand, invisible, minuscule,
sans effort !



La poule

Choix de poèmes en prose 1926-36

Federico Garcia Lorca

1898-1936

Il était une fois une petite fille qui était idiote. J'ai dit idiote. Mais elle était encore plus idiote que ça. Un moustique la piquait : elle se sauvait dare-dare. Une guêpe la piquait : elle se sauvait dare-dare. Une chauve-souris la piquait : elle se sauvait dare-dare.

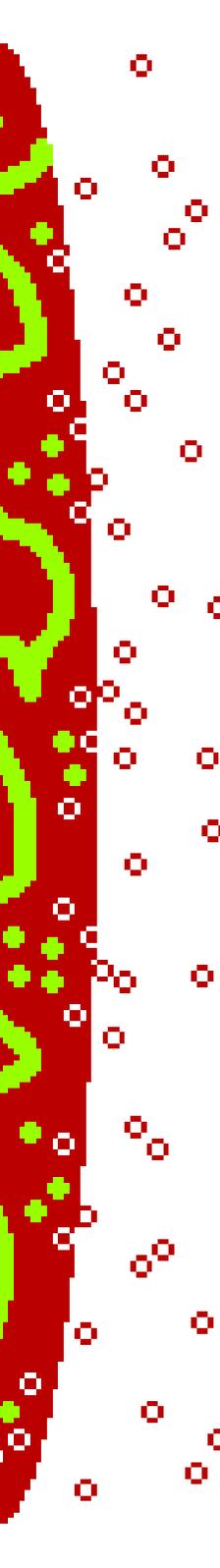
Toutes les poules ont peur des renards. Mais la poule dont je vais vous parler, eh bien, elle voulait être dévorée par eux. C'est qu'elle était idiote. Ce n'était pas une poule. C'était une idiote.

Pendant les nuits d'hiver, la lune des villages donne de grosses claques aux poules. Des claques qui retentissent dans les rues. De quoi se tordre. Les curés ne pourront jamais comprendre pourquoi, mais Dieu si. Et les poules avec Lui.

Il faut absolument que vous sachiez tous que Dieu est une grande montagne VIVANTE. Il a une peau de mouches et par dessus une peau de guêpes et par dessus une peau d'hirondelles et par dessus une peau de lézards et par dessus une peau de vers de terre et par dessus une peau d'hommes et par dessus une peau de léopards et tout et tout. Vous voyez tout ? Bon, ajoutez-y une peau de poules. C'est ce que notre amie ne savait pas.

Comme les poules sont sympathiques ! Ça fait rire rien que d'y penser. Elles ont toutes une crête. Elles ont toutes un cul. Elles pondent toutes des œufs. Vous êtes bien d'accord ?

Or, notre idiote de poule détestait les œufs. Elle aimait les coqs, bien sûr, comme la main droite des grandes personnes peut aimer la piquêre des ronces ou l'initiation des coups d'épingles. Mais notre poule détestait ses propres œufs. Et pourtant, quoi de plus beau qu'un œuf ?



Fraîchement cueilli des épis, encore chaud, c'est la perfection de la bouche, la paupière et le lobe de l'oreille. La joue encore chaude de la mourante. C'est le visage. Vous ne comprenez pas ? Moi, si. On lit ça dans les contes japonais et il y a quelques femmes ignorantes qui le savent également.

Je ne veux pas défendre la beauté nue de l'œuf, mais puisque tout le monde vante le lustre des miroirs et la joie de ceux qui batifolent dans l'herbe, je peux bien défendre un œuf contre une poule idiote.

Je vais vous dire : cette poule aimait les hommes.

Donc une nuit, la lune distribuait ses claques aux poules. La mer et les charbonnières et les toits avaient le même éclairage. Une lumière où le hanneton aurait reçu les flèches de tout le monde. Personne ne dormait. Les poules n'en pouvaient plus. Elles avaient la crête pleine de givre et leurs petits poux faisaient tinter des clochettes électriques au creux des claques.

Un coq se décida à la fin.

La poule idiote se défendit.

◊ Le coq dansa trois fois, mais les coqs ne savent pas bien enfiler les aiguilles.

Les cloches des tours sonnèrent parce qu'elles devaient sonner, et alors les cours d'eau et les couloirs et les joueurs de golf tintinnabulèrent, cramoisis, par trois fois. La lutte commença.

Coq malin. Poule idiote. Poule maline. Coq idiot. Deux malins. Deux idiots. Coq malin. Poule idiote.

◊ Ils luttèrent. Luttèrent. Luttèrent. Une nuit. Dix nuits. Vingt nuits. Un an. Dix ans. Toujours, quoi.

À cinq heures du soir

Chant funèbre pour Ignacio Sanchez Mejias 1928

Federico Garcia Lorca

1898-1936

À cinq heures du soir

Un enfant porta le drap blanc

Un panier de chaux déjà préparé

Tout le reste était mort et rien que mort

Le vent fit voler les flocons d'ouate

L'oxyde sema cristal et nickel

Déjà luttent la colombe et le léopard

Une cuisse avec une corne désolée

Commençaient leur son de bourdon

Les cloches d'arsenic et de fumée

Au coin des rues des groupes de silence

Et le taureau seul cœur debout

Voici que la sueur de neige arrive

Quand l'arène se couvrit d'iode

La mort plaça des œufs dans la blessure

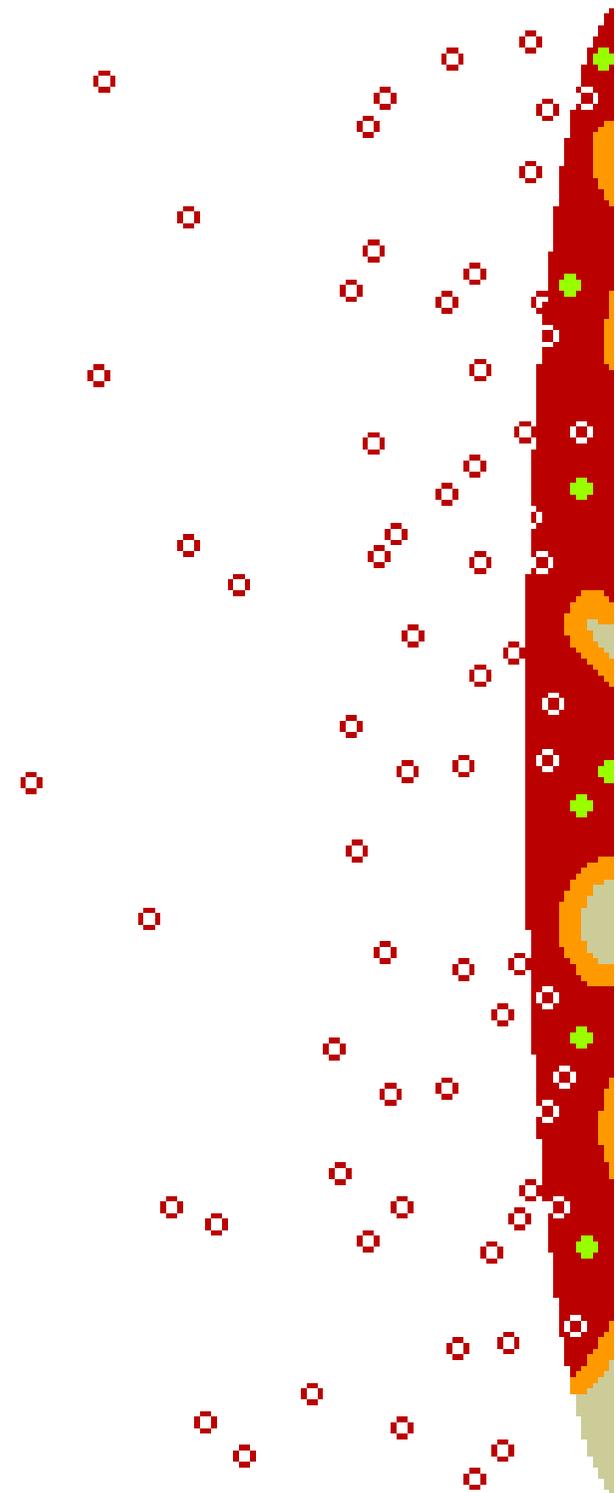
À cinq heures du soir

C'était juste cinq heures du soir

À cinq heures du soir

C'était juste cinq heures du soir

Un cercueil à roues est son lit
À cinq heures du soir
Des flûtes et des eaux bruissent à son oreille
À cinq heures du soir
Le taureau déjà mugit à son front
À cinq heures du soir
La chambre iras-tu d'agonie
À cinq heures du soir
Au loin déjà vient la gangrène
À cinq heures du soir
Trompe de lys dans l'aine verte
À cinq heures du soir
Comme des soleils brûlaient les blessures
À cinq heures du soir
La foule brisait les fenêtres
À cinq heures du soir, à cinq heures du soir,
À cinq heures du soir
Aiiii
Quel terrible cinq heures du soir
C'était cinq heures à toutes les horloges
C'était cinq heures dans l'ombre du soir





Sur ce versant de la vérité

Vision et prière

Dylan Thomas

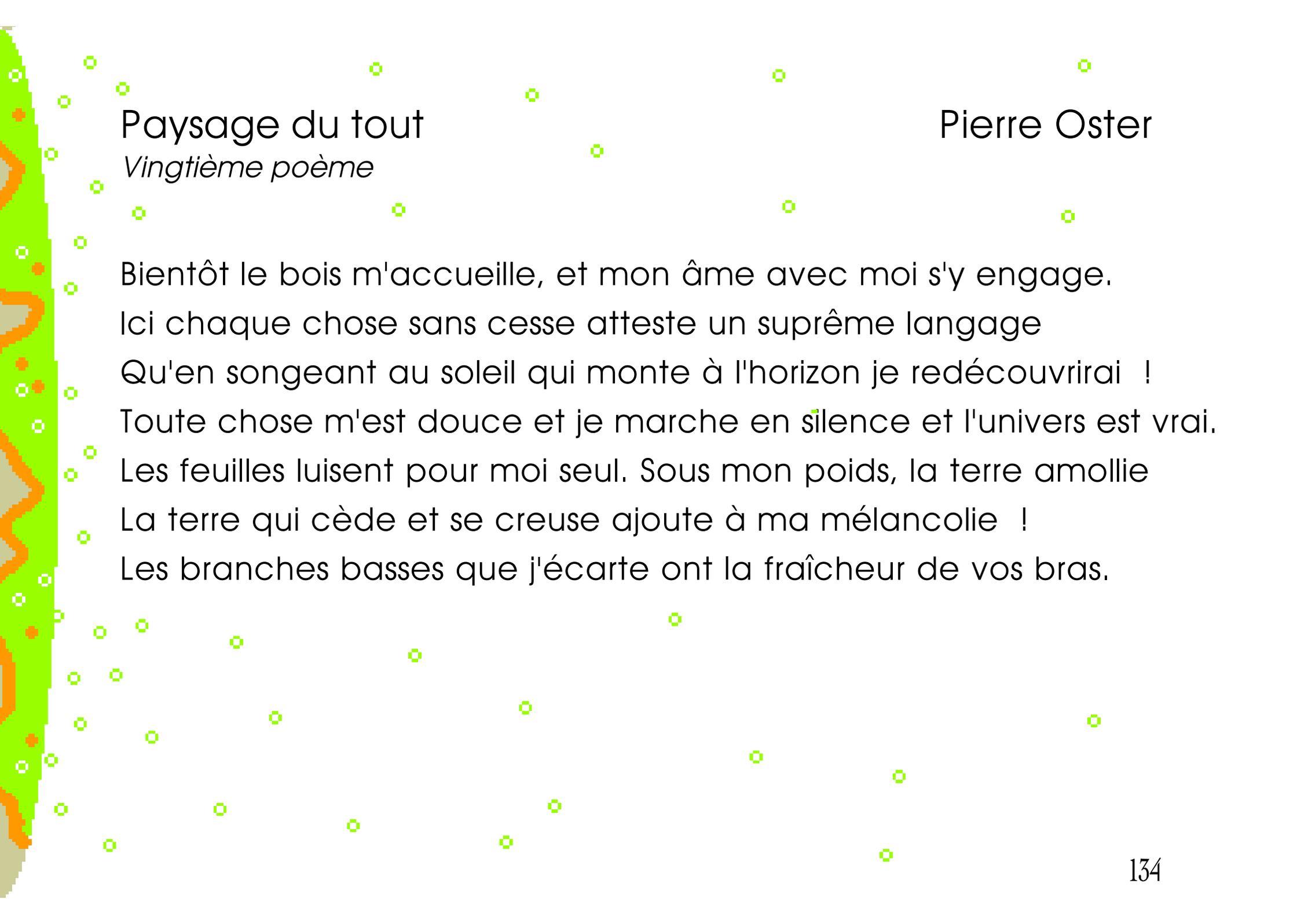
1914 - 1953

Sur ce versant de la vérité
Tu ne peux voir, mon fils
Roi de tes yeux bleus
Dans la contrée aveuglante, jeunesse,
Que tout se défait
Sous les cieux insouciantes
D'innocence et de faute
Avant que tu ne te décides à faire
Geste du cœur ou de la main
Est rassemblé puis déversé
Dans l'obscurité sinueuse
Comme la poussière des morts.

Bien et mal, deux manières
D'aller et de venir dans ta mort
Le long de l'océan broyeur,
Roi de ton cœur dans les jours aveugles,

Se dissipent comme la respiration,
Vont criant à travers toi et moi
Et les âmes de tous les hommes
Dedans l'innocente obscurité,
Et la coupable obscurité, et bonne
Mort, et mauvaise mort, et puis
Dans l'ultime élément
Volent comme le sang des étoiles,

Comme les larmes du soleil,
Comme la semence de la lune, ruine
Et feu, l'emphase coléreuse
Du ciel, roi de tes six ans.
Et le désir mauvais,
Jusqu'à l'origine des plantes
Et des animaux et des oiseaux,
Eau et lumière, la terre et le ciel,
Est arrêté avant que tu fasses mouvement,
Et tous tes actes, toutes tes paroles,
Chaque vérité, chaque mensonge
Meurent dans l'amour qui ne juge pas.



Paysage du tout

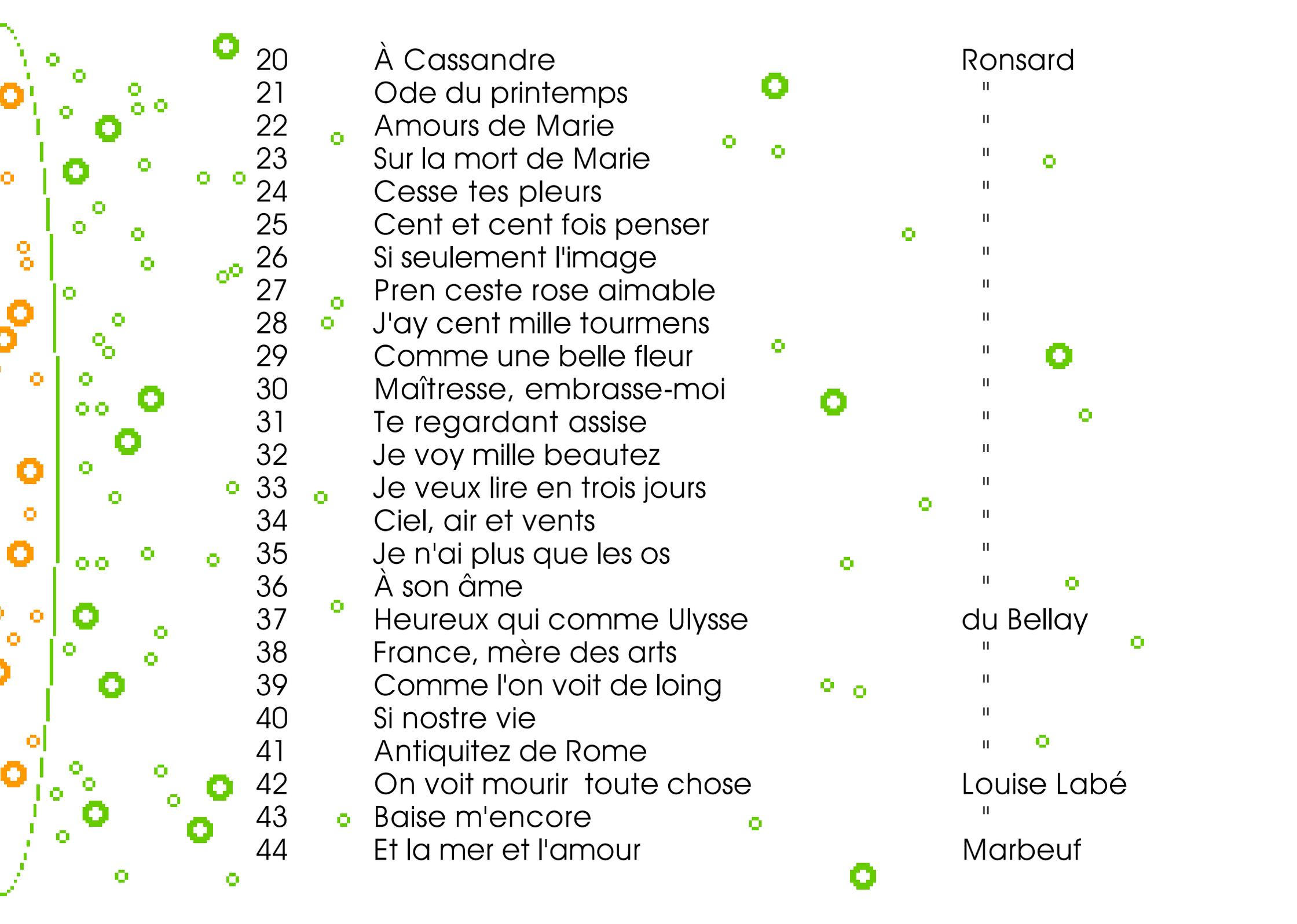
Vingtième poème

Pierre Oster

Bientôt le bois m'accueille, et mon âme avec moi s'y engage.
Ici chaque chose sans cesse atteste un suprême langage
Qu'en songeant au soleil qui monte à l'horizon je redécouvrirai !
Toute chose m'est douce et je marche en silence et l'univers est vrai.
Les feuilles luisent pour moi seul. Sous mon poids, la terre amollie
La terre qui cède et se creuse ajoute à ma mélancolie !
Les branches basses que j'écarte ont la fraîcheur de vos bras.

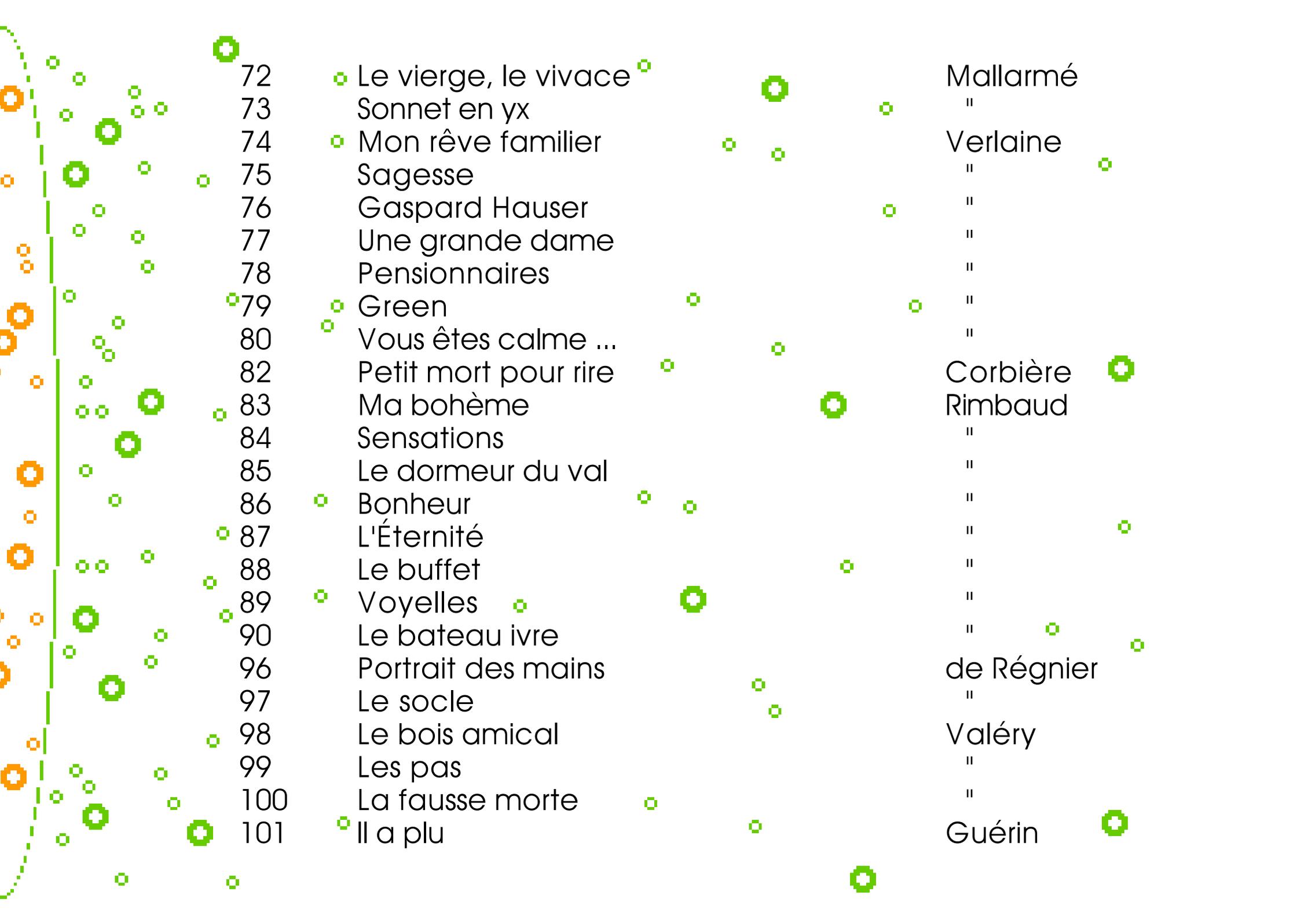
TABLE

1	L'Odyssée	Homère
4	Cantique des cantiques	Salomon
6	La chanson de Roland	
8	Complainte	Rutebeuf
9	Rondeau	Machaut
10	Le chèvrefeuille	de France
11	Madrigal	Pétrarque
12	Madrigal (Monteverdi)	"
14	Vision	"
15	Rondeau	d'Orléans
16	L'Épitaphe	Villon
18	De soy mesme	Marot
19	Chant de naissance	Fontaine

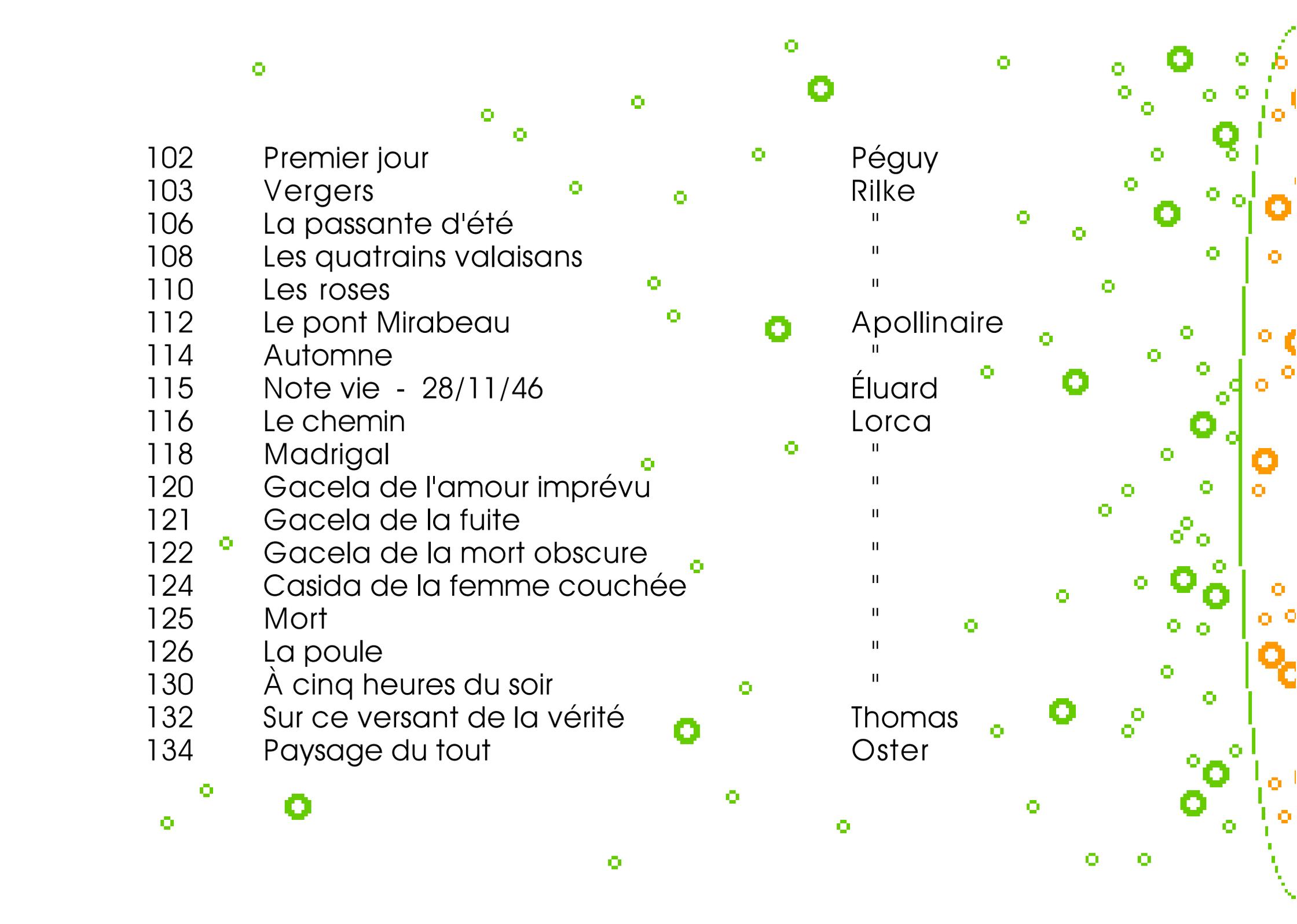


20	À Cassandre	Ronsard
21	Ode du printemps	"
22	Amours de Marie	"
23	Sur la mort de Marie	"
24	Cesse tes pleurs	"
25	Cent et cent fois penser	"
26	Si seulement l'image	"
27	Pren ceste rose aimable	"
28	J'ay cent mille tourmens	"
29	Comme une belle fleur	"
30	Maîtresse, embrasse-moi	"
31	Te regardant assise	"
32	Je voy mille beautez	"
33	Je veux lire en trois jours	"
34	Ciel, air et vents	"
35	Je n'ai plus que les os	"
36	À son âme	"
37	Heureux qui comme Ulysse	du Bellay
38	France, mère des arts	"
39	Comme l'on voit de loing	"
40	Si nostre vie	"
41	Antiquitez de Rome	"
42	On voit mourir toute chose	Louise Labé
43	Baise m'encore	"
44	Et la mer et l'amour	Marbeuf

45	Épitaphe d'Élisabeth Ranquet	Corneille
46	Psyché	"
47	La montagne qui accouche	La Fontaine
49	Absence	Desbordes
50	Vers sur un album	Lamartine
51	Le papillon	"
52	Le mendiant	Hugo
54	Elle était déchaussée	"
55	Puisque j'ai mis ma lèvre	"
56	Demain, dès l'aube	"
57	Vers dorés	Nerval
58	El Desdichado	"
59	Fantaisie	"
60	La solitude	Musset
61	Élévation	Baudelaire
62	Correspondance	"
63	L'Ennemi	"
64	A une passante	"
65	La mort des amants	"
66	L'invitation au voyage	"
68	Recueillement	"
69	La beauté	"
70	L'albatros	"
71	Les Conquérants	Heredia

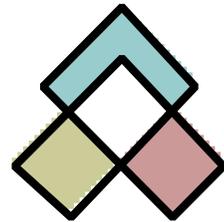


72	Le vierge, le vivace	Mallarmé
73	Sonnet en yx	"
74	Mon rêve familial	Verlaine
75	Sagesse	"
76	Gaspard Hauser	"
77	Une grande dame	"
78	Pensionnaires	"
79	Green	"
80	Vous êtes calme ...	"
82	Petit mort pour rire	Corbière
83	Ma bohème	Rimbaud
84	Sensations	"
85	Le dormeur du val	"
86	Bonheur	"
87	L'Éternité	"
88	Le buffet	"
89	Voyelles	"
90	Le bateau ivre	"
96	Portrait des mains	de Régnier
97	Le socle	"
98	Le bois amical	Valéry
99	Les pas	"
100	La fausse morte	"
101	Il a plu	Guérin



102 Premier jour
103 Vergers
106 La passante d'été
108 Les quatrains valaisans
110 Les roses
112 Le pont Mirabeau
114 Automne
115 Note vie - 28/11/46
116 Le chemin
118 Madrigal
120 Gacela de l'amour imprévu
121 Gacela de la fuite
122 Gacela de la mort obscure
124 Casida de la femme couchée
125 Mort
126 La poule
130 À cinq heures du soir
132 Sur ce versant de la vérité
134 Paysage du tout

Péguy
Rilke
"
"
"
Apollinaire
"
Éluard
Lorca
"
"
"
"
"
"
"
Thomas
Oster



N° :

"Choix de Poésies"

Nouvelle édition réalisée
à 3 exemplaires
Février 2004

Tous droits réservés
© AW 2000